This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SUR FRÉDERIC LE GRAND,

1694 ET

MES ENTRETIENS AVEC LUI

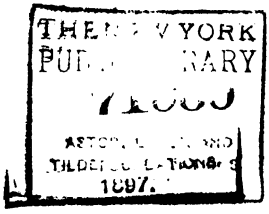
PEU DE JOURS AVANT SA MORT.

Traduit de l'Allemand de M. le Chevalier ZIMMERMANN, *Médecin & Conseiller de S. M. le Roi d'Angleterre.*

A LAUSANNE,
Chez LES FRERES LA-COMBE,
Au Café Littéraire.

1790.

71660


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
71660
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1897.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

LA mort de Fréderic le Grand eſt un des événemens de ce ſiecle, qui a le plus vivement intéreſſé toutes les claſſes de Lecteurs; auſſi a-t-il fait naître une foule de Brochures & d'Ouvrages, dont les uns ont dû le jour au déſir d'être utile, mais dont le plus grand nombre, ſans doute, l'ont dû aux ſpéculations de la cupidité. Pendant quelque tems, ces productions ont été recherchées, ont été lues avec empreſſement & avidité, & le nom de Fréderic a été un paſſeport heureux pour des productions qui ne méritoient nullement d'être publiées, comme pour d'autres qui en étoient dignes ſous tous leurs rapports. Puis, comme il arrive dans tous les engouemens du Public, l'intérêt de ce genre de lecture a tout-à-coup

baiſſé ; les magazins des Libraires ſont reſtés ſurchargés. Cependant, il eſt des productions qui, ſoutenues d'un mérite particulier, ſurnagent, malgré tous les orages de l'Océan de la Librairie. Tel a été celui dont je donne ici une Traduction. Sept éditions en Allemagne n'ont pas encore ſuffi à l'empreſſement de ſes nombreux Lecteurs : & ſelon toute apparence, cet intérêt ne s'affoiblira jamais, puiſque de toutes les Brochures, de tous les Ouvrages qui ont paru ſur Fréderic II, il n'en eſt point, peut-être, qui apprenne mieux à connoître cet homme immortel. Si l'homme que nous connoiſſons le moins, qui a joué, dans la ſociété, le rôle le plus indifférent, nous intéreſſe toutefois dans ſes derniers momens ; ſi nous faiſons quelque cas de ſes dernieres paroles, de ſes dernieres diſpoſitions, combien ne doit-il pas être précieux de connoître, dans une telle circonſtance, un Fréderic qui, pendant ſi

longtems, fixa l'attention & excita l'admiration de tout l'Univers? L'homme, dans un état de ſanté & de vigueur, a ſur ſon moral un empire qui, lorſqu'il le veut, le rend impénétrable à tous ceux qui l'entourent; il ſe couvre du maſque qui convient le mieux à ſes vues, à ſes intérêts, à ſa politique. Accablé de douleurs, voyant approcher la mort, il dédaigne ce maſque, ou néglige de s'en couvrir; alors ſa ſituation, plus que ne l'ont fait toutes les actions de ſa vie, met à découvert les vices & les vertus de ſon cœur, la foibleſſe & la force de ſon caractere. Ce fut dans une ſituation pareille, que M. de Zimmermann obſerva Fréderic; c'eſt l'hiſtoire de l'ame de ce Monarque; c'eſt l'hiſtoire des ſenſations de ſa propre ame dans cette circonſtance critique, que nous trace ici ce célebre & habile Médecin. En liſant cet Ouvrage, on deſcend dans le cœur de l'un & de l'autre; on croit appercevoir la cauſe

de leurs ſenſations, de leur maniere de voir & de s'exprimer dans cette conjoncture; & un tel genre d'intérêt étoit bien propre à lui aſſurer les ſuccès qu'il a obtenu.

Surpris de n'en point voir paroître de traduction Françoiſe, & voyant toutefois paroître un ſi grand nombre d'autres productions rélatives à Fréderic, je crus entrevoir qu'il étoit un de ces Ouvrages qui n'étant ſuſceptibles ni d'être traduits littéralement, ni de ſupporter les changemens que l'eſprit de notre langue exigent, on avoit ſenti cette difficulté, & en conſéquence renoncé au deſſein de le traduire. Cependant, j'eus beaucoup de regret de ce que les Lecteurs Français étoient privés d'une lecture auſſi intéreſſante, & je hazardai de leur donner cette traduction, dont ſans doute le ſtyle pourroit être mieux ſoigné. Ce ſeroit peut-être ici la place de recourir à l'indulgence du Public: mais pour l'ordinaire, on obtient ſi peu de cette dé-

marche, que je dois & préfere même attendre ſon jugement.

J'aſpirerai ſeulement à pouvoir placer ici quelques réflexions ſur la marche que j'ai cru la meilleure, pour rendre l'eſprit de l'original Allemand.

On ſait que la Langue Allemande, ainſi que tout autre idiome, a ſes arrangemens d'idées, ſes tours & ſes mots, nobles ou bas, énergiques ou foibles, vifs ou languiſſans. En conſéquence, une traduction trop littérale n'eût pu être qu'un traveſtiſſement ridicule; & c'eût été changer volontairement en monnaie de cuivre un dépôt que je devois m'efforcer de conſerver en or. Mais ce n'étoit pas préciſément une hiſtoire d'événemens que j'avois à traduire, c'étoit celle de l'ame d'un Grand Roi, c'étoit celle de l'ame d'un des plus grands Philoſophes de ce ſiecle, pendant les derniers jours qu'ils ſe ſont vus, qu'ils ſe ſont entretenus enſemble, qu'ils ſe ſont obſervés l'un l'autre. Je ne pouvois donc

pas toujours m'éloigner de l'expreſſion dont s'eſt ſervi l'Auteur : dans ces cas, je l'ai conſervée lorſqu'elle ne nuiſoit ni au ſens, ni à l'intérêt de l'Ouvrage ; & je l'ai annoncé au Lecteur par des italiques.

Je finirai par obſerver, que lorſque le Traducteur, ainſi que je me le ſuis permis, oſe laiſſer quelques morceaux à traduire d'un Ouvrage dont l'Auteur eſt un homme auſſi juſtement célebre que l'eſt M. de Zimmermann, il s'expoſe ſans doute à être blâmé à la fois & de l'Auteur, & du Public : mais, peut-être, il eſt des exceptions. Par exemple, on peut croire que les Français ne prennent pas toujours un intérêt bien vif à ce qui n'en a abſolument que pour l'Allemagne ; on doit croire que M. de Zimmermann eſt un Savant trop éclairé, trop inſtruit, pour l'exiger ; qu'en conſéquence, il eſt bien loin de blâmer le Traducteur d'avoir fait des retranchemens, que peut-être il eût indiqué lui-même.

SUR

SUR

FRÉDERIC LE GRAND,

Et mes entretiens avec lui peu de jours avant sa mort,

PAR M. LE CHEVALIER DE ZIMMERMANN.

FRÉDERIC LE GRAND étoit depuis longtems déclaré incurable par de très-habiles Médecins; la majeure partie de ses sujets le regardoient déjà comme mort; toute l'Europe jugeoit sa situation comme n'offrant aucun espoir de guérison; les Courtisans de Berlin avoient même fait leurs emplettes de deuil; l'espérance de sa mort prochaine avoit fait bâtir bien des châteaux en Espagne, & donné de l'activité à l'imagination de bien des têtes spéculatives,

lorſque le 9 Juin 1786, je reçus de S. M. la Lettre ſuivante.

(1) « Monſieur le Docteur Zimmermann,

« Il y a huit mois que je ſuis fortement attaqué de l'aſthme. Les Médecins de ce pays-ci me donnent toutes ſortes de drogues, mais qui, plutôt que de me donner du ſoulagement, ne font qu'empirer le mal. La réputation de votre habileté étant étendue dans tout le Nord de l'Europe, je ſerois bien aiſe ſi vous vouliez faire un tour pour quinze jours dans ce pays-ci, pour vous conſulter ſur l'état de ma ſanté, & ſes circonſtances. — Il s'entend de lui-même que je vous payerai le voyage & tout le reſte des frais: ſi donc vous y conſentez, je vous enverrai, en ce cas, une lettre pour S. A. R. le Duc de Yorck, qui vous accordera facilement la permiſſion de vous rendre ici. »

(1) Cette lettre écrite en François par le Roi, eſt rapportée ici telle que l'a reçue Mr. Zimmermann.

Et ſur ce, je prie Dieu, qu'il vous ait, Monſieur le Docteur Zimmermann, en ſa ſainte & digne garde,

A Potſdam le 6 Juin 1786.„

Effrayé d'abord du contenu de cette Lettre, je fus raſſuré après avoir fait les réflexions ſuivantes. Je dois ſans doute à la Providence, me dis-je, cette marque de la confiance du Roi, & ſous ſa direction divine l'on marche d'un pas ferme & ſans danger dans les routes les plus ſcabreuſes. Il eſt vrai que Fréderic n'a jamais eu de confiance ni dans les Médecins ni dans la Médecine; qu'ayant toujours traité notre art de charlatanerie, il tiendra bien plus à l'opinion qu'il en a, aujourd'hui qu'il ne peut le guérir. Il eſt & doit être incurable, puiſque des Médecins auſſi habiles que ceux qu'il a eu juſqu'à préſent n'ont pu le délivrer de ſes maux. Mais, cependant, combien ne doit-il pas être intéreſſant & inſtructif de voir de près & d'entendre dans les derniers momens

de ſa vie un homme auſſi extraordinaire? Combien de fois ne puis-je me dire autre choſe à la fin de la journée, ſinon : j'ai monté aujourd'hui tant d'eſcaliers, j'en ai deſcendu un tel nombre? Chaque danger qui pourroit me menacer à *Sans-Souci*, ne vaudroit-il pas mieux encore qu'une vie auſſi inſipide & auſſi monotone? L'incrédulité du Roi ſur tous les Médecins fut-elle invincible, ainſi que je n'en doute point, je n'en ai pas moins, moi, une très-grande foi en Fréderic. Il pourra, me conſidérant comme Médecin, m'eſtimer peu, m'écraſer même de toute ſa puiſſance, mais me conſidérant comme homme, je ſuis ſûr qu'il ne me mépriſera point; car auprès de lui l'homme bon, l'homme ſenſé, ont toujours conſervé leurs droits. D'ailleurs, j'ai appris, par une très-longue expérience, qu'il eſt bien plus facile de vivre avec des grands hommes qu'avec des hommes ordinaires; en conſéquence, le commerce du Roi, quelque bourru que ſoit S. M., & de

quelque mauvaiſe humeur qu'elle puiſſe être, ne pourra m'effrayer. Je ſais d'ailleurs encore, qu'on voit preſque toujours les Princes les plus diſtingués avoir de la bienveillance & de l'aménité dans le cœur, malgré toutes les raiſons qu'ils ont de mépriſer les hommes en général.

C'eſt par ces réflexions que je parvins à me raſſurer, & que je cherchai à m'encourager à faire cette *terrible viſite* à Sans-Souci.

Je ne parlai à perſonne de la lettre du Roi, parce que, dans ce moment-là, toutes les gazettes annonçoient qu'il ſe portoit mieux, qu'il montoit à cheval, & que l'été le faiſoit revivre. L'on n'auroit point ajouté foi à ces bonnes nouvelles, ſi l'on eut ſu que j'étois appellé à Sans-Souci.

Décidé à m'y rendre, j'écrivis à S. M. la lettre que je vais rapporter ici.

„ Sire, je me trouverois le plus heureux des hommes, ſi ma préſence pouvoit être utile à Votre Majeſté. Depuis quarante ans

ſe l'ai ſuivie avec le même intérêt, le même zèle que je vais partir pour Potſdam."

„ Le Duc d'Yorck m'auroit fait partir comme un éclair, s'il avoit ſu ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire. Mais j'ai cru devoir me conformer aux ordres de V. M. puiſqu'elle a jugé à propos d'attendre ma réponſe, avant de m'envoyer ſa lettre pour le Duc."

„ Si on étoit bon Médecin à proportion du déſir de l'être, je crois que V. M. ſeroit guérie au premier inſtant où j'aurois l'honneur de la voir"

« J'attends cet inſtant avec empreſſement, enthouſiaſme, & courage."

J'attendis avec la plus vive impatience la réponſe du Roi. Ne l'ayant pas encore obtenue le 16 de Juin, je crus devoir communiquer mon ſecret au Duc de Yorck, en le priant d'en faire part aux Miniſtres du Roi, ſans le conſentement deſquels je ne pouvois m'abſenter d'Hanovre. Enfin, qua-

tre jours après, je reçus la réponſe ſuivante qui m'engagea à partir ſans délai pour Potſdam.

„ Monſieur le Docteur & Médecin Zimmermann.

„ Je ſuis très-ſenſible au plaiſir que, ſelon votre lettre du 10 de ce mois qui vient de m'être rendue, vous voulez bien me faire, de venir & de vous arrêter quelque tems auprès de moi. Je vous attends donc, & vous envoye ci-joint une lettre pour le Duc d'Yorck dont je vous ai parlé ci-devant, que vous aurez la bonté de lui remettre de ma part.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.

A Potſdam le 16 de Juin 1786. „

Je paſſai, ſans bruit, ſous le nom d'un marchand Ruſſe, par Brunſwick, Magdebourg & Brandebourg. Arrivé, la nuit du 23 Juin, à Potſdam, je me nommai à la porte à l'Officier de Garde; mais, lorſque d'après l'uſage, il me demanda, ſi je venois dans

cette ville pour mes propres affaires, ou pour des affaires publiques, je dis que j'y venois uniquement comme voyageur pour faire voir Potſdam à mon épouſe.

Un peu avant minuit, la porte de la chambre de l'auberge où j'étois fut ouverte fort bruſquement par un jeune Officier du premier Bataillon des Gardes, qui demanda très-militairement, *ſi j'étois là par ordre du Roi.* Je trouvai la queſtion, de la part d'un Lieutenant, un peu ſinguliere dans la circonſtance. Monſieur me fait-il cette queſtion de la part du Roi, lui dis-je? *Oui*, me répondit-il; *Oui*, lui repartis-je auſſi, & la porte fut fermée un peu plus doucement qu'elle n'avoit été ouverte.

Le Roi qui avoit ordonné qu'on lui fit ſavoir au moment même mon arrivée, fut inſtruit le lendemain déja à quatre heures du matin, & mot pour mot, des réponſes que j'avois faites à la porte de la ville & à mon auberge. J'en fus charmé, parce qu'il

pouvoit juger de ma diſcrétion par mes réponſes à ſes Officiers. J'eus dans la ſuite des occaſions de lui en donner de nouvelles preuves qui parurent lui faire plaiſir.

Le 24 Juin fut le premier & le plus terrible des jours que je paſſai auprès du Roi ; j'oſe dire l'un des plus pénibles, des plus affreux de ma vie. Aucun de ceux que je paſſai enſuite auprès de Fréderic ne lui reſſembla, en comparaiſon de celui-là ; ils s'écoulerent tous paiſiblement & ſans inquiétude.

S. M. me fit dire à ſix heures du matin qu'Elle venoit d'apprendre mon arrivée à Potſdam, & qu'Elle déſiroit me voir dans deux heures. Très-ému, toutefois calme & content, je me rendis à ſept heures & demie à Sans-Souci : mais, arrivé devant la porte de Brandebourg, & près de l'obéliſque Egyptien qu'on voit ſur la colline, j'implorai le ſecours de Dieu ; peut-être l'on ne pria jamais avec une telle

ferveur ſur cette colline. Parvenu devant la petite habitation du plus grand des Rois, je me trouvai environné de la tranquilité la plus auguſte, je ne vis de près & au loin que calme & ſolitude.

Un Officier de la Maiſon du Roi, un homme que je ne connoiſſois point, me mena dans le cabinet où les Secretaires ſecrets & les Conſeillers du cabinet ont coutume de ſe rendre au point du jour.

Là il me dit d'attendre le valet de chambre de ſa Majeſté, qui m'introduiroit auprès d'Elle.

En attendant il reſta avec moi, & nous commençâmes une converſation aſſez ſinguliere; il ſe dit chargé, de la part de pluſieurs perſonnes de Berlin, qui vouloient me conſulter, de me demander combien je comptois reſter à Potſdam, & ſi je ne viendrois point à Berlin? Il me dit encore qu'il avoit en poche un poëme de Madame Karchin, ſur mon arrivée à Potſdam.

Je n'aurois assurément pu, tant à Hanovre que pendant la route, observer un plus grand secret que je ne l'avois fait, sur l'objet qui m'appelloit à Potsdam.

Eh ! comment se peut-il, lui dis-je, que Madame Karchin ait déja fait un poëme sur mon arrivée? Il me répondit, que tout Berlin savoit, depuis plusieurs semaines, que le Roi m'avoit appellé auprès de lui; & que n'étant pas venu, on avoit assuré que j'avois écrit à S. M. que j'étois à Pyrmont, & que je ne pouvois me rendre à ses désirs. Tout ceci m'étonna d'autant plus, qu'à Sans-Souci je me croyois à l'endroit le plus secret du monde. La chose s'éclaircit à la fin très-naturellement; la nouvelle que le Roi m'avoit fait appeller, avoit passé dans le canal par lequel *tout va & tout vient dans le monde.* Une Dame très-distinguée, sœur d'un Seigneur qui pouvoit savoir que le Roi m'avoit écrit, l'avoit appris sous le sceau du secret, & l'avoit confié à son tour, aussi sous

le ſceau du ſecret, à toute la ville de Berlin.— Mais dites-moi, s'il vous plait, Monſieur, comment ſe porte le Roi, & qui eſt ſon Médecin? Le Roi ſe trouve très-mal, & dans ce moment il n'a de Médecin que ſon Huſard de chambre.—Son Huſard de chambre eſt ſon Médecin! — Oui, Monſieur, & de tems en tems, le Roi l'eſt lui-même. Ce Huſard eſt ſon premier valet de chambre; il s'appelle M. Schœning. Tenez, le voici qu'il vient pour vous conduire chez le Roi.

Monſieur Schœning me ſalua poliment, mais d'un ton ſérieux & avec beaucoup de retenue. Je penſai d'abord qu'après S. M. il m'importoit ſur-tout d'être bien avec lui. Après donc m'être recueilli un moment, je dis & fis, pour étudier & gagner M. le Huſard de chambre, tout ce que me dicterent la connoiſſance & l'expérience des hommes que je pouvois avoir acquiſes dans toute ma vie.

Je trouvai dans Monſieur Schœning un

homme de ſens, prudent, ſenſible, qui parloit fort bien, très-ſagement, avec beaucoup de franchiſe, & qui paroiſſoit connoître parfaitement Fréderic ; il ne me cacha point qu'il étoit ami intime de Monſieur le Profeſſeur Selle, Médecin congédié depuis peu par le Roi. Cet aveu augmenta de beaucoup la bonne opinion que j'avois de lui ; une telle franchiſe n'étant point dans le coſtume des gens de Cour.

Cependant, comme il ne pouvoit que lui être ſenſible de voir appellé, à la place de ſon ami, un étranger auprès de S. M., je crus devoir beaucoup m'obſerver ſur tout ce que je lui dis.

Je ſuivis M. Schœning, juſqu'à la derniere antichambre du Roi ; là je vis au-deſſus d'une commode deux très-grands portraits de l'Empereur Joſeph ſecond, leſquels j'y avois déja remarqué en 1771. Le ſouvenir des ſenſations que j'avois eu en montant la colline, & les réflexions

que j'y avois faites, diſſiperent toutes mes craintes, & dans ces diſpoſitions j'entrai chez le Roi, que je trouvai aſſis ſur un grand fauteuil, le dos tourné contre la parois du côté où j'entrai. Il étoit couvert d'un grand chapeau tout uſé, garni d'un plumet tout auſſi vieux; ſon habillement conſiſtoit en un ſurtout de ſatin bleu de ciel, teint en brun & jaune ſur le devant par du tabac d'Eſpagne. Il étoit en bottes, & appuyoit ſur un tabouret une jambe exceſſivement enflée, l'autre pendoit à terre. Il ôta très-gracieuſement & fort amicalement ſon chapeau, & me dit, d'un ton de voix très-doux: « Monſieur, je vous remercie beaucoup de la complaiſance que vous avez bien voulu avoir de venir ici, & de la promptitude avec laquelle vous avez fait votre voyage ».

Je ſavois fort bien, que mon voyage ne s'étoit pas fait avec une très-grande célérité, mais réflechiſſant que le Roi ne

pouvoit ignorer que par les tems de sécheresse, l'on étoit à tout instant arrêté dans les sables du Brandebourg, & que les chevaux de poste étoient de misérables chevaux, je ne crus point devoir lui faire d'excuses sur ma lenteur.

Le Duc d'Yorck, dis-je, m'a chargé de remettre cette lettre à Votre Majesté.

Fréderic lut la lettre, & notre conversation commença ainsi.

LE ROI.

J'ai bien des obligations au Duc de Yorck, de ce qu'il vous a bien voulu permettre de venir ici.

MOI.

Le Duc d'Yorck désire aussi ardemment que moi, que mon voyage puisse être utile à Votre Majesté.

LE ROI.

Comment ſe porte le Duc d'Yorck?

MOI.

Très-bien. Il eſt toujours gai, actif, plein de feu.

LE ROI.

J'aime le Duc de Yorck auſſi tendrement qu'un pere peut aimer ſon fils.

MOI.

Le Duc de Yorck ſent bien vivement le prix des ſentimens dont Votre Majeſté l'honore.

LE ROI.

Vous me voyez bien malade.

MOI.

L'œil de Votre Majeſté eſt auſſi bon, que lorſque j'ai eu l'honneur de la voir ici, il y a quinze ans. Je ne remarque pas la moindre diminution du feu, & de la

vigueur

vigueur dont étoient animés les yeux de Votre Majeſté.

LE ROI.

Oh! j'ai bien vieilli, & ſuis bien malade.

MOI.

L'Allemagne & l'Europe ne s'apperçoivent point de l'âge, & de la maladie de Votre Majeſté.

LE ROI.

Mes occupations vont leur train ordinaire.

MOI.

Votre Majeſté ſe leve à quatre heures du matin, prolonge & double par-là ſa vie.

LE ROI.

Je ne me leve point, car je ne me couche jamais; je paſſe toutes les nuits dans ce fauteuil où vous me voyez.

MOI.

Votre Majeſté m'a écrit, que depuis ſept mois ſa reſpiration devenoit très-pénible.

LE ROI.

Je ſuis aſthmatique, mais je ne ſuis pas hydropique ; voyez cependant combien mes jambes ſont enflées.

MOI.

Votre Majeſté veut-Elle permettre que j'examine ſes jambes d'un peu plus près ?

(Monſieur Schœning fut appellé pour tirer les bottes du Roi ; je m'agenouillai, examinai les jambes dont l'enflure s'étendoit juſqu'aux hanches — & me tus.)

LE ROI.

Je n'ai point d'hydropiſie.

MOI.

A l'aſthme ſe joint très-ſouvent de l'en-

flure aux jambes. Votre Majeſté veut-Elle permettre que je ſente ſon bas-ventre ?

LE ROI.

Mon ventre eſt gros, parce que j'ai des vents : il n'y a ſurement point d'eau.

MOI.

Il eſt en effet tendu, mais il n'eſt pas dur. Oſerai-je tater le pouls de Votre Majeſté ?

(Le pouls étoit plein, fort, & indiquait beaucoup de fievre ; le Roi étoit très-oppreſſé, & touſſoit preſque ſans interruption.)

MOI.

Le pouls n'eſt pas foible.

LE ROI.

On ne peut pas me guérir ?

MOI.

Mais on peut au moins ſoulager Votre Majeſté.

LE ROI.

Que me conſeillez-vous ?

MOI.

Dans ce moment, rien ; mais je vais inceſſamment me faire raconter, par votre valet de chambre, toute l'hiſtoire de votre maladie, & lire tout ce que les Médecins de Votre Majeſté en ont écrit ; enſuite j'aurai l'honneur de vous dire mon ſentiment.

LE ROI.

Cela eſt bien ; Schœning eſt inſtruit de tout.

Le Roi ôta poliment ſon chapeau, & me dit, je vous remercie encore une fois de ce que vous avez bien voulu venir ici ; ayez la bonté de revenir me voir à trois heures.

Je retournai avec M. Schœning à la chambre des ſecretaires du cabinet au dehors du château. Je ne dis point ce que je penſais de l'état du Roi ; mais je ne pou-

vois douter qu'il ne fut décidément hydropique ; l'état de la poitrine me parut auſſi très-ſuſpect, non-ſeulement à cauſe de l'oppreſſion, qui peut avoir ſa cauſe autre part, ni à cauſe de l'eau qui pouvoit s'y être amaſſée ; mais parce que la fievre & la toux me faiſoient craindre un abcès. Ce que j'avois dit au Roi, ſur le peu de changement que je trouvais depuis 1771 dans ſon regard, étoit vrai, toutefois cela ne diſoit pas grand choſe. Le viſage étoit non-ſeulement maigre & défait, mais il avoit cette teinte de jaune pâle, qui indique toujours une dépravation des fluides & des ſolides, & qui, dans ces cas-là, eſt toujours un des plus mauvais ſignes. Les mains étoient également décolorées & ſeches ; le ventre fortement enflé ; &, non-ſeulement, les jambes l'étoient autant que des jambes peuvent l'être, mais encore l'enflure, comme je l'ai déja dit, s'étendoit juſqu'aux hanches.

Tous les papiers, concernant l'état du Roi, me furent préſentés par Monſieur Schœning; ils conſiſtoient dans un grand nombre de lettres de Monſieur le Profeſſeur Selle à ce Huſſard de chambre: cet habile Médecin étoit en correſpondance journaliere avec lui, ſur l'état de S. M. à laquelle il rapportoit le contenu de ſes lettres, mais avec toute la délicateſſe & toute la prudence, que pouvoit exiger une tâche auſſi délicate.

Enſuite, Monſieur Schœning me montra une correſpondance qui avoit fini par devenir un peu vive entre le premier Médecin du Roi, M. Selle & M. Cothénius, Conſeiller ſecret & Médecin du Corps. Dans tout cela, je vis que Monſieur Selle avoit très-ſagement obſervé & traité l'état de S. M., depuis le commencement juſqu'à la fin. J'appris que le Roi n'avoit jamais fait uſage, plus d'une ou deux fois au plus, des remedes les mieux indiqués

& les plus convenables ; qu'il en étoit l'ennemi juré, à l'exception d'une poudre digeſtive compoſée de rhubarbe, de ſel de Glauber, & de quelques autres drogues de peu d'importance, auxquelles ſeules il avoit foi, & dont il ne ſe méfioit pas. J'appris encore qu'on ne pouvoit ſe faire aucune idée des excès qu'il ſe permettoit dans ſa nourriture, qu'on étoit obligé d'épicer & d'appréter ſes mets, de maniere à lui calciner les inteſtins ; que ceux qui étoient les plus indigeſtes étoient ſes mets les plus favoris ; qu'il aimoit à la paſſion des pois de Pruſſe, qui ſûrement ſont les pois les plus durs de la terre, & ſeroient en conſéquence trouvés durs même en baſſe Saxe & en Weſtphalie ; que ce régime étoit cauſe des malaiſes & vomiſſemens, qui lui ſurvenoient ſouvent après les repas, de même que des coliques dont il étoit attaqué pluſieurs fois par ſemaine ; que perſonne n'oſoit lui faire aucune remontrance là-deſſus,

Que, lorſque ſes Médecins, Meſſieurs Selle, Cothénius, Freſe & Théden avoient pu l'engager à faire eſſai de quelques remedes, il ne s'étoit néanmoins pas voulu écarter d'un tel mode de vivre; que quelquefois il avoit fait l'éloge d'un remede, après avoir pris la premiere doſe; mais, dès qu'après la ſeconde doſe, il lui ſurvenoit du mal-aiſe, des vomiſſemens, des coliques ou qu'il avoit paſſé une mauvaiſe nuit, il l'attribuoit toujours au remede qu'on lui donnoit; qu'il peſtoit alors horriblement contre les Médecins & leur art; & qu'après avoir ſermoné en Roi de Pruſſe les premiers, il les renvoyoit au moment même chez eux; qu'après avoir renvoyé ſes Médecins, il s'en tenoit uniquement à ſon régime & ſes petits remedes; que c'étoit de cette maniere que la maladie du Roi étoit parvenue au point où elle étoit; que cela continueroit ainſi probablement juſqu'à la fin.

Voilà ce que me raconta Monſieur Schœning. Tout ce qu'il diſoit étoit manqué au coin de la vérité ; j'en eus la preuve moi-même le même jour & les ſuivants.

Malgré que tout ceci ne fut pas trop encourageant ; cependant, par un effet de la bonne réception que m'avoit faite le Roi, par la confiance que j'avois dans la Providence, dont les précieux ſecours m'ont, dans le courant de ma vie, délivré de tant de périls, je retournai tranquille & content de Sans-Souci à Potſdam, ſans rien preſſentir de ce qui devoit m'arriver le même jour. Je devois revoir le Roi le ſoir à trois heures : à midi & demi, au moment où j'allois me mettre à table, un chaſſeur Royal vint me dire que Sa Majeſté déſiroit me voir auſſi-tôt que j'aurois dîné.— Je ne dînai point, & volai à Sans-Souci. A la montée de la colline de ce Château, je fus croiſé par un carroſſe qui

en venoit, & où étoient le Comte Lucheſini & le Général Comte de Goërtz, compagnons ordinaires de table du Roi. Cela m'effraya, parce que le dîner de Sa Maj. ne finiſſoit ordinairement pas auſſi vite. A mon arrivée, j'appris de Monſieur Schœning que depuis le matin juſqu'à midi, le Roi avoit touſſé ſans interruption, qu'il avoit une oppreſſion terrible, & qu'il expectoroit une grande quantité de ſang. Le premier aſpect du Roi étoit très-allarmant, il ne pouvoit point parler, touſſoit exceſſivement; & à chaque accès, le ſang lui couloit de la bouche; la reſpiration ne ſe faiſoit chez lui que par des efforts pénibles & effrayants; je vis même le moment où cet auguſte malade alloit étouffer; quelquefois il ne pouvoit plus être aſſis dans ſon fauteuil, il falloit le tenir debout: toutes ſes forces paroiſſoient perdues, ſa tête tomboit ſur la poitrine; bientôt après il ſe laiſſoit retomber dans ſon fauteuil où

il s'aſſoupiſſoit à l'inſtant : des mouvemens convulſifs paraiſſoient ſur ſon viſage ; de tems en tems, il pouſſoit des râlements & des cris ſourds ; enfin ſon pouls étoit plein, vite, fort, mais cependant régulier.

Je fus long-tems devant lui avant qu'il pût proférer une parole, avant que je puſſe lui en adreſſer une ; à tout inſtant il ſembloit près d'être ſaiſi d'une ſuffocation mortelle ; & les premieres paroles qu'il dit furent, "avec tout celà j'ai encore une colique violente". J'eus à peine dit un mot qu'il retomba dans ſon aſſoupiſſement, que le râlement & les mouvemens convulſifs recommencerent : le danger d'étouffer l'arrachoit enſuite de cet aſſoupiſſement ; un accès de toux violent ſurvenoit & étoit ſuivi d'un écoulement de ſang par la bouche. Cette ſcene tragique duroit depuis une demi heure ; lorſque le Roi ſe trouva un peu mieux, je lui demandai alors la permiſſion de lui ordonner quelque choſe pour le

ſoulager ; ce qui occaſionna la converſation ſuivante.

LE ROI.

Que voulez-vous faire ?

MOI.

Soulager la poitrine, & arrêter le crachement de ſang.

LE ROI.

Le crachement de ſang n'eſt rien, j'en ai expectoré tout autant dans la guerre de ſept ans : que faut-il faire pour ma colique ?

MOI.

Prendre un lavement.

LE ROI.

Il partira à l'inſtant comme un coup de piſtolet ; mais je l'eſſayerai. Que dois-je faire d'autre ?

MOI.

Il faut faire tout ce que l'on peut pour ſoulager la poitrine, ſans irriter la colique. —Votre Majeſté prendra du ſel ammoniac, avec de l'oxymel.

LE ROI.

L'oxymel ne me fait point de bien; que doit faire le ſel ammoniac?

MOI.

Il rafraîchira (ce qui eſt très-néceſſaire) il ſoulagera la poitrine, & n'augmentera pas la colique.

LE ROI.

Ordonnez-moi du ſel ammoniac, & dites-moi enſuite, ſi vous êtes maintenant bien inſtruit ſur mon état.

MOI.

Je le ſuis, à la vérité, mais je voudrois que Votre Majeſté me fit la grace de faire

venir de Berlin le Profeſſeur Selle, afin que nous puiſſions convenir d'un plan ſur le traitement de votre maladie. Selle connoît le mieux votre état ; depuis le commencement il l'a le mieux jugé, & a toujours donné de bons conſeils à Votre Majeſté.

LE ROI.

(Avec une phyſionomie terrible, des yeux étincellans, la tête élevée, & une voix, comme je n'en ai entendu de ma vie.)

J'attends ce plan de vous.

MOI.

Je préſenterai, dans la ſuite, ce plan à Votre Majeſté. Aujourd'hui je dois travailler, autant qu'il eſt poſſible, à ſoulager les ſymptômes du moment.

Toutes les forces du Roi parurent s'être épuiſées par cette converſation ; d'abord après, il retomba dans le même état d'aſſoupiſſement profond, la tête penchée ſur

la poitrine, & les convulſions reparurent au viſage.

Sa Majeſté tenoit dans une de ſes mains un mouchoir blanc, qui avoit l'air d'avoir été trempé dans du ſang; il m'importoit de voir s'il n'y avoit point de pus mêlé avec le ſang; voyant ſur une table, près de moi, un mouchoir blanc, je le pris d'une main, & avec l'autre j'ôtois doucement celui que tenoit le Roi, lorſque tout-à-coup il ſe réveilla, leva la tête, & me lança un regard furieux; mais, heureuſement pour moi, il laiſſa d'abord aller ſa tête, & retomba dans le même aſſoupiſſement; je lui mis, avec encore plus de précaution, le mouchoir blanc dans la main; ſur celui que j'avois pris en échange, je trouvai du ſang pur, peu de glaires & point de pus.

Le Roi reſta long-tems aſſoupi, & reſpiroit toujours avec beaucoup de peine; pendant ce tems on apporta le ſel ammoniac.

Fréderic ayant été enfin réveillé, par un accès de toux très-fort, je lui dis, voici le ſel ammoniac : il ſécoua la tête, prit le ſel que je lui donnai, prit auſſi un lavement, & s'aſſoupit derechef pendant une heure ; mais les mouvemens convulſifs du viſage ne diſcontinuerent point. Durant ces momens pénibles, je fus ſeul auprès du Roi ; un ou deux huſards de chambre ſe tenoient dans l'antichambre. J'étois donc ſeul, étranger, auprès du Roi de Pruſſe, qui avoit l'air en colere contre moi ; le premier jour après mon arrivée, avant que j'euſſe pu ni dire, ni faire rien d'important ; craignant de voir mourir iſolé, devant mes yeux, dans mes bras, le héros que le dix-huitieme ſiecle a ſi ſouvent craint à la tête de ſes armées, & a toujours admiré.

Tous ceux qui ſe ſont jamais trouvé dans un très-grand danger, & dans une agitation d'ame bien effrayante, ſentiront aiſément

aiſément tout ce que je devois éprouver dans ce moment.

Il faiſoit ce jour-là une chaleur horrible, la ſueur me tomboit du viſage par torrens; j'aurois ſûrement ſué du ſang, ſi l'on pouvoit en ſuer : me trouvant ſeul auprès de cet homme *terriblement Grand*; environné de la tranquillité la plus ſolemnelle, je me livrai à des réflexions, à des penſées qui me donnerent de la diſtraction & du courage. Tantôt je fixois les yeux ſur le Roi, tantôt ſur un buſte ſuperbe de marbre blanc & d'agathe qui étoit ſur la cheminée, vis-à-vis de ſon lit, & me rappellois à cette occaſion l'endroit de l'Epitre du Roi à Keith : où il dit :

Vertueux Marc-Aurele,
L'exemple des humains,
Mon héros, mon modele.

Sans remuer de ma place, j'obſervai tout ce qui me parut remarquable dans le Roi, & même dans ſa chambre. Avec ſon

habillement un peu cynique, il avoit à la main gauche deux bagues, chacune d'un très-grand brillant ſolitaire; à la main droite il avoit une autre bague de moindre valeur, mais qui avoit ſon genre de mérite, c'étoit un chryſopras verd de Siléſie, un ſouvenir de la conquête de ce grand Duché. Vis-à-vis de la porte ouverte de la chambre du Roi, me frappoit encore le beau portrait de l'Empereur, portrait dont j'ai déja fait mention ci-deſſus; il paroît que le Roi l'avoit placé de cette maniere, pour ne jamais perdre de vue ce grand & entreprenant Monarque.

Revenant enſuite à moi, à la ſituation où je me trouvois, réfléchiſſant à l'honneur que j'avois eu d'être appellé, comme Médecin auprès du plus grand des Rois; penſant à la jalouſie que cet honneur donneroit à tous ceux qui voient avec peine arriver d'autres à un but glorieux, auquel ils ne peuvent atteindre eux-mêmes, je me diſois:

s'ils ſentoient toutes les inquiétudes, toutes les craintes, que j'éprouve dans ce moment, je ſuis ſûr qu'ils ſeroient loin d'envier, comme un bonheur, la ſituation où je me trouve.

Je ne craignois cependant pas de voir mourir le Roi, ce jour-là; premierement, parce qu'il n'avoit point le pouls d'un mourant; ce qui me prouvoit que, malgré toutes les apparences allarmantes, les forces vitales n'étoient pas épuiſées: enſuite, parce que je me flattai, que cet orage pouvoit n'être que périodique, & être par conſéquent plus effrayant que dangereux.

Pendant ces réflexions, un nouvel accès de toux très-violent, & une oppreſſion terrible réveillerent le Roi. Dès qu'il pût parler, il dit: ce ſel ammoniac ne me ſoulage pas, je veux prendre ma poudre digeſtive. Cette poudre étoit compoſée de crême de tartre, de nitre & d'yeux d'écreviſſes. Je répondis qu'il feroit très-bien,

qu'elle lui relâcheroit le ventre & le tranquilliſeroit. Il prit la poudre digeſtive : dans le même moment arrivèrent une grande quantité de lettres ouvertes : elles contenoient ce que le Roi avoit répondu, le matin du même jour, à toutes les dépêches qu'il avoit reçues de tous les Pays, & de tous ſes Etats. On mit ces lettres ſur une petite table, à côté du fauteuil de Sa Majeſté. Malgré ſa grande foibleſſe, ſon grand épuiſement, il les prit toutes & commença à les lire. (Je me retirai quelques pas en arrière, juſqu'à la porte de l'antichambre.) Il lut toutes ces lettres, probablement très-courtes, & les ſigna toutes de ſa main tremblante. Cette occupation finie, je m'avançai derechef devant le Roi, qui me dit quelques mots ſur ſon état, après quoi il s'aſſoupit de nouveau ; alternativement il dormit, & touſſa ; mais il expectora beaucoup moins de ſang. Mes méditations continuèrent pendant une heu-

re, que je fus ſeul avec Fréderic, preſque toujours aſſoupi. Quelqu'effrayante que fût cette ſcene, ce qu'elle offroit même d'effrayant, me donna du courage.

Si je me tirois heureuſement de cette ſituation pénible, ſi je parvenois, penſai-je avec une eſpece d'enthouſiaſme, à obtenir la confiance de ce grand & terrible homme, rien de ce qui pourroit m'arriver dans le reſte de ma vie, ne m'embarraſſeroit plus; je ne craindrois pas de me préſenter devant tous les Grands de la terre : je regarderois hardiment & tranquillement tous les hommes en face.

Toutefois dans les inſtans où le Roi ſe recueilloit, il m'adreſſoit quelques mots: enfin il ſurvint quelques ſelles; les momens de reveil devinrent plus longs; ſa reſpiration fut plus aiſée, & il dit, que ſa colique paſſoit.

Depuis quatre heures, j'étois à ce poſte pénible, lorſque Sa Majeſté me congédia

par ces paroles : *revenez demain matin à ſix heures & demie.*

Le 25 Juin, lorſque j'arrivai, à l'heure qui m'avoit été preſcrite, dans l'antichambre du Roi, ſon ſecond huſard me remit mille écus en billets de banque, & me dit, que Sa Majeſté me faiſoit ſavoir, que cet objet étoit pour payer mes frais de voyage d'Hanovre à Potſdam, & que je recevrois encore mille écus pour mon retour.

Je m'avançai vers le Roi, qui me reçut fort gracieuſement, fort poliment, & qui paroiſſoit de très-bonne humeur. J'ai beaucoup mieux dormi, me dit-il, que je n'oſois l'eſpérer, & je me trouve tout autre que hier. Il touſſoit en effet très-peu, & ne regorgeoit preſque plus de ſang ; ſa poitrine étoit plus libre, & ſon pouls aſſez tranquille.

Aux remerciemens que je lui fis du préſent que je venois de recevoir, il me

répondit ; « c'eſt moi qui vous ſuis obligé de la complaiſance que vous avez eue de venir ici. »

Nous parlâmes enſuite de la ſituation actuelle de Sa Majeſté. Pour le moment, dis-je, il ſeroit pour le mieux, ce me ſemble, de continuer des remedes rafraichiſſans, & de faire attention que le ventre fut bien libre. Le Roi en parut content, me congédia d'une maniere très-polie, très-honnête, & me dit : « ayez la bonté de revenir cette après dinée à trois heures. »

Je me rendis à ſes ordres ; il me parla plus d'une demie heure, ſans dire un mot de ſon état ; il étoit gai, de très-bonne humeur, crachoit de tems en tems un peu de ſang ; parloit ſans interruption & de littérature Angloiſe, & de littérature Françoiſe. Je citerai une partie de notre converſation.

LE ROI.

Locke & Newton étoient les plus grands *penſeurs* de tous les hommes ; mais les François entendent mieux que les Anglois, la maniere de bien dire les choſes.

MOI.

La langue Angloiſe eſt, ſans contredit, très-propre à rendre la Philoſophie ſpéculative & les hautes ſciences ; mais le Parlement voit auſſi naître conſtamment dans ſon ſein quelque nouveau Démoſthene. La langue Angloiſe ſe plie encore au ſtyle ſimple & noble de l'Hiſtoire ; elle n'eſt même au-deſſous d'aucune langue, pour les ouvrages gais & plaiſans.

LE ROI.

Robertſon & Hume ſont des Hiſtoriens du premier rang ; je les eſtime beaucoup l'un & l'autre.

MOI.

Gibbon les surpasse peut-être tous deux: toute la dignité & tous les agrémens, dont le style de l'Histoire est susceptible, sont réunis dans Gibbon. Ses périodes ont une harmonie enchantereſſe,& toutes ſes penſées du nerf & de la vigueur.

LE ROI.

Qu'a écrit Gibbon?

MOI.

J'expoſai en ſubſtance le contenu de l'ouvrage de Gibbon, ſur la décadence & la chûte de l'Empire Romain. Le Roi me laiſſa parler long-tems, ſans m'interrompre; parut m'écouter avec beaucoup d'attention & de plaiſir, & jetta encore un coup d'œil ſur la littérature Allemande.

LE ROI.

Comment vont les ſciences à Hanovre?

Nous avons à Hanovre de bonnes têtes dont, ſans qu'il le paroiſſe, l'une *s'éguiſe* à l'autre, & de là naiſſent chaque année quelques étincelles intéreſſantes. Les Hanovriens doivent à Goettingue & leurs lumieres, & leurs connoiſſances.

LE ROI.

Goettingue s'eſt très-diſtingué, mais il n'y a point d'Hanovrien parmi ſes Profeſſeurs.

MOI.

Pluſieurs des plus grands Hommes de l'Allemagne, ſont fixés & enſeignent à Goettingue; & il y a pluſieurs Profeſſeurs très-diſtingués qui ſont Hanovriens de naiſſance: par exemple Meiners & Wrisberg.

LE ROI.

Je connois Meiners; il a écrit un très-bon livre ſur la Suiſſe.

MOI.

C'eſt un très-bon livre écrit avec un véritable attachement pour la Suiſſe; quoiqu'on ſe ſoit beaucoup élevé contre, dans tous les treize Cantons.

Nous parlâmes encore un moment de la Suiſſe, de Haller, & d'autres Savans de ce pays-là. Le Roi parla de Haller avec beaucoup de bonté, une preuve qu'il n'avoit pas lu Uſong; il dit enſuite ſon opinion ſur quelques autres Savans, & ſon avis fut bien loin de leur être toujours favorable.

Enfin Sa Majeſté me dit avec beaucoup de bonté: « Monſieur, je déſire vous revoir demain matin à huit heures. »

26. *Juin.* Le Roi fut derechef très-poli, & de la meilleure humeur; voici notre converſation.

LE ROI.

Avez-vous écrit le plan d'après lequel je dois être traité?

MOI.

Non, Votre Majeſté ! mais j'ai ce plan dans la tête, & j'aurai l'honneur, ſi Votre Majeſté veut bien me le permettre, de le lui communiquer en peu de mots.

LE ROI.

Dites ce que vous voudrez.

MOI.

Votre Majeſté a beaucoup d'obſtructions, ſurtout dans les viſcéres du bas ventre. Il faut tâcher de fondre les engorgemens, de rétablir la libre circulation des humeurs, & d'évacuer, autant qu'on le peut, le ſuperflu, en ménageant les forces. Pour le moment, Votre Majeſté ne prendra qu'un remede fondant, appéritif, & légérement purgatif. Dans la ſuite on pourra donner des fondants & des évacuants plus actifs, & les appuyer de remedes fortifiants. Voilà tout mon plan; je n'en ſais pas davantage.

LE ROI.

Vous voulez donc me guérir ?

MOI.

Je veux ſoulager Votre Majeſté, ſi Elle veut avoir de la patience, & me donner le tems néceſſaire. Au bout du compte, une maladie bien ſoulagée, eſt une maladie à moitié guérie.

LE ROI.

En cela vous avez raiſon, mais que voulez-vous donc me donner ?

MOI.

Un remede commun, très-ſimple, connu de chacun, dont les Grecs & les Romains faiſoient déja uſage, le ſuc de dent de Lion cuit à conſiſtance de miel.

LE ROI.

Je ne connois pas cette plante.

MOI.

Elle croît au printems dans tous les prés.

LE ROI.

Je voudrois bien connoître le lion pour lequel cette plante a été créée.

MOI (*riant.*)

Votre Majeſté, nous verrons cela bientôt.

LE ROI.

Mais connoiſſez-vous cette plante de votre propre expérience ?

MOI.

D'une longue & fréquente expérience.

LE ROI.

Je veux prendre ce remede.

Il ajouta de très-bonne humeur; "adieu mon cher Monſieur, j'obéirai à tous vos ordres. »

Le Huſſard de chambre M. Schœning, lequel étoit devant la porte de la chambre

qui étoit ouverte, & d'où il avoit entendu toute notre converſation, me témoigna beaucoup d'étonnement, lorſque je ſortis. Jamais, me dit-il, le Roi n'a été auſſi doux, auſſi docile, lorſqu'il étoit queſtion de Médecine, & de ſa vie il n'a été auſſi poli vis-à-vis d'un Médecin.

A quatre heures du même jour, je revis le Roi, il étoit derechef très-poli & content; nous eumes une converſation d'une heure & demie ſur différents ſujets. Je puis en communiquer une partie.

LE ROI.

Voyez-vous ſouvent le Duc d'Yorck, & que penſez-vous de lui?

MOI.

Je vois le Duc d'Yorck toutes les fois qu'il a beſoin de moi, & hors de là à peu-près encore une fois la ſemaine; il me traite très-poliment, avec beaucoup de

bonté ; je ſuis toujours très à mon aiſe, quand je ſuis avec lui. Son éducation Angloiſe, l'a rendu d'un accès très-facile ; il ne connoît point cette hauteur de ſultan, des plus petits Princes d'Allemagne ; jamais le Duc d'Yorck ne m'a tourmenté & preſſé, comme les petits Princes d'Allemagne preſſent & tourmentent leur Médecin : ſa belle ame n'apporta d'autres principes d'Angleterre à Hanovre, que ceux qui s'accordent avec tous les droits de l'homme. Nos mœurs ſe ſont moulées ſur les ſiennes ; en conſéquence, il les a beaucoup adoucies, (de même que le Prince Guillaume, ce jeune Marin, mais qui y contribué, à la vérité quelquefois, d'une maniere très-militaire, & très-active ;) il a banni d'Hanovre par ſa douceur, & ſa façon de penſer, complaiſante & prévenante, la roideur Ariſtocratique, & la ſuffiſance exceſſive de notre Nobleſſe ; il ſeroit bien à déſirer que les Fils de notre Roi reſtaſſent chez nous, afin

afin qu'ils fiſſent oublier ; & qu'ils effaçaſſent tout-à-fait chez la Nobleſſe & la Bourgeoiſie les anciennes mœurs Hanovriennes, moitié Eſpagnoles, moitié Allemandes, qu'ils ont déjà tant adoucies.

Ayant trouvé un matin le Duc de Yorck malade, & lui demandant la permiſſion de revenir le voir le ſoir, il me répondit : venez, ſi vous n'avez rien de mieux à faire : le Duc de Yorck n'eſt pas à beaucoup près auſſi exigeant, ni auſſi fier que nombre de petits Bourgeois ou Gentilshommes, d'un demi quartier, qui ſe font appeller Votre Seigneurie, par leurs laquais, & qu'une foule de petits Bourgeois d'Hanovre & de bien d'autres petites Villes.

LE ROI.

J'ai ſû de tout tems combien l'on étoit jadis Eſpagnol à Hanovre ; & j'aime toujours mieux le Duc de Yorck, pour avoir opéré cette réforme dans les mœurs.

MOI.

Que de dignes Perſonnes éprouveroient une douce ſatisfaction, ſi elles ſavoient combien Votre Majeſté aime le Duc de Yorck!

LE ROI.

J'aime infiniment le Duc de Yorck, il eſt très-formé pour ſon âge, il a de très-bonnes manieres, beaucoup de connoiſſances; il eſt très-raiſonnable, & ſe conduit très-bien. L'on doit eſtimer un Prince qui a autant de mérite, car pour l'ordinaire les Princes n'en ont point du tout; j'ai ſouvent ſuivi le Duc de Yorck dans de petites choſes où il ne pouvoit ſe douter que je fiſſe attention à lui.

Dans ces petites choſes l'homme ne s'obſervant pas lui-même, eſt par conſéquent plus facile à étudier que dans les objets de plus grande importance, où l'on ſe tient ſur ſes gardes, parce que l'on ſait que l'on eſt obſervé par les autres. Et j'ai tou-

jours vu le Duc de Yorck, tel que je désirois le trouver.

MOI.

Sire, aussi n'est-il pas possible de vous être plus dévoué, que le Duc de Yorck ne l'est; il donneroit volontiers sa vie pour conserver la vôtre.

LE ROI.

Il sait combien je l'aime, & j'espere qu'il deviendra avec le tems un bon Général.

Avant que de me congédier, le Roi me promit qu'il prendroit le lendemain matin le remede de suc de dent de lion, que je lui avois proposé.

27 *Juin.* Le remede n'avoit pas été pris: en arrivant à huit heures du matin, auprès du Roi, je ne trouvai plus de traces des bonnes résolutions du jour précédent: la docilité qui avoit tant étonné Monsieur Schœning, avoit disparue. Dès mon

entrée dans la chambre, le Roi me reçut avec une batterie d'argumens, contre le ſuc de dent de lion : je répondis par la plus grande franchiſe à toute ſon artillerie, ce qui n'étoit pas au reſte bien difficile. La converſation ſur la dent de lion s'anima toujours davantage, & finit enfin de la maniere ſuivante.

LE ROI.

Je vous dis d'abord d'avance que je ne prendrai votre médecine, qu'une ſeule fois dans la journée.

MOI.

En ce cas, Votre Majeſté aura une très-grande doſe à prendre à la fois.

LE ROI.

Combien ?

MOI.

Deux ou trois cuillers à ſoupe.

LE ROI.

Je n'appelle pas cela beaucoup.

MOI.

Tant mieux. Mais ſur deux ou trois cuillers de ſuc de dent de lion, qu'on prend à la fois, on peut prendre des maux de cœur, peut-être même vomir.

LE ROI.

Dans ce cas, je ne prendrai pas la dent de lion.

MOI.

Il ſe peut auſſi que cela n'arrivera pas. Votre Majeſté pourra commencer par de plus petites doſes.

LE ROI.

Cette marche lente me déplait.

MOI.

Que Votre Majeſté en prenne donc d'abord deux cuillers avec un peu d'eau

de fenouil qui eſt amie de l'eſtomac.

LE ROI.

Puis-je prendre bientôt après le café?

MOI.

Une demi heure après.

LE ROI.

Mais la dent de lion peut avoir perdu la vertu qu'elle avoit du tems des Grecs & des Romains.

MOI.

Je ne connois pas ſeulement cette plante & ſes vertus ſur la foi des livres, je me ſers de ſon extrait depuis trente ans. Chaque printems j'en ordonne peut-être plus de cent livres, contre toutes les maladies qui proviennent d'obſtructions des viſceres. Mais ſi par tout ce que je puis dire, je ne puis ni perſuader, ni convaincre Votre Majeſté, je la prie de faire avec moi,

en prenant mon remede de la dent de lion, comme Alexandre fit avec ſon Médecin, qui, ſelon ce qui lui avoit été dit, devoit lui donner du poiſon; que Votre Majeſté boive en ma préſence ce poiſon, qu'Elle me fixe, & Elle verra que je ne perdrai pas plus contenance que ne la perdit le Médecin du grand Alexandre.

Cette petite plaiſanterie parut faire plus d'impreſſion ſur le Roi, que tous les raiſonnemens medécinaux; il éclata de rire d'une maniere très-aimable & très-gaie, & me dit d'un ton bien décidé: je prendrai votre remede.

Il me congédia, en me diſant « Adieu, mon bon Monſieur, vous me feriez plaiſir, ſi vous vouliez revenir cette après dînée à trois heures, pourvû que cela ne vous incommode pas. »

LE ROI.

A trois heures. Mais dites-moi, eſt-il poſſible, qu'à mon âge, qu'après toutes les fatigues que j'ai eſſuyées, qu'après une vie auſſi pénible, & toutes mes ſouffrances actuelles, je puiſſe & oſe eſpérer le moindre ſoulagement?

MOI.

Cela eſt poſſible.

LE ROI.

Je ne puis le croire.

MOI.

Je le crois, parce que le premier jour que j'eus l'honneur de voir Votre Majeſté. Elle parut toute la matinée ſi foible, ſi épuiſée, que je cru que de longtems Elle ne ſe remettroit pas, & qu'arrivant tremblant le lendemain matin auprès d'Elle, je la trouvai gaye & de bonne humeur.

LE ROI.

Demain matin je prendrai la dent de lion.

28 *Juin.* Déjà à ſix heures du matin, d'abord après avoir expédié les affaires du Gouvernement, le Roi avoit pris la dent de lion, à la doſe aſſez forte de deux cuillers à ſoupe & avec de l'eau de fenouil. Jarrivai à huit heures & appris des miracles, tels, que je n'oſois me fier ni à mes yeux ni à mes oreilles.

LE ROI.

Votre remede, mon cher Monſieur Zimmermann, eſt un Courier médicinal, qui, au premier commandement, arrive avec la plus grande diligence, au lieu de ſa deſtination; il a de l'eſprit, car il ſait où eſt le ſiege de mon mal; vous êtes un homme qui attrappez d'abord là où vous viſez. Vous faites des miracles, car je ſuis aujourd'hui plus ſoulagé, que je ne l'aye encore été par aucun des remedes qu'on m'a donné; enfin, je me trouve mieux que je ne l'ai été de toute ma maladie.

MOI.

Je n'ai jamais fait de miracle, je n'en ferai jamais, & je ne crois à aucun, qu'à ceux que Votre Majeſté a fait dans la guerre de ſept ans. Vous me dites, Sire, beaucoup trop de bien de mon remede: vous avez bien dormi la nuit paſſée, & vous attribuez actuellement à ce remede là, le ſoulagement que vous devez au ſommeil, qui vous donne aujourd'hui cette vigueur, ce courage, cette confiance qui vous animent.

LE ROI.

Non, je dois mon ſoulagement à votre remede; j'ai ſouvent bien dormi, ſans m'en être trouvé mieux le lendemain. Voyez avec quelle facilité je reſpire.

MOI.

Votre Majeſté parle plus vite, & avec plus d'aiſance.

LE ROI.

Il y a longtems que ma poitrine n'a pas été auſſi libre.

MOI.

Oſerois-je faire une obſervation à Votre Majeſté ? Par ſa perſévérance, Elle a vaincu tous ſes ennemis ; par ſa conſtance dans toutes ſes entrepriſes, Elle a rendu l'impoſſible, poſſible, Elle a acquis une gloire éternelle ; & par cette conſtance ſeule, Elle pourra aujourd'hui alléger ſa maladie, & ſes ſouffrances.

LE ROI.

Ce remede enlevera-t-il l'enflure des jambes ?

MOI.

Peut-être ; s'il agit aſſez ſur les ſelles ; mais d'autres remedes pourront faire cela dans la ſuite.

LE ROI.

Dans combien de tems eſt-ce que la dent de lion me ſoulagera..... dans deux mois ?

MOI.

Peut-être dans un mois.

Le Roi me congédia ce jour-là plus cordialement, & avec plus de contentement qu'aucun autre jour.

Je le trouvai tout auſſi content l'après dinée à trois heures ; il s'entretint avec moi ſur différents objets.

LE ROI.

Vous êtes en correſpondance avec l'Impératrice de Ruſſie ?

MOI.

L'Impératrice me fait la grace de m'écrire quelquefois.

LE ROI.

Elle vous conſulte ſur ſa ſanté ?

MOI.

Elle n'en eſt pas du tout dans le cas, parce qu'elle jouit d'une parfaite ſanté. — Littérature, amour de l'humanité & Philoſophie, ſont le ſujet des Lettres que Sa Majeſté me fait l'honneur de m'adreſſer.

LE ROI.

On ſait cependant par-tout, que l'Impératrice eſt malade.

MOI.

L'Impératrice ſait qu'on le croit partout, Elle en plaiſante ſouvent, & m'écrivit un jour que ſa ſanté lui coutoit trente ſols par an.

LE ROI.

Les nouvelles que je reçois ſur cet objet, ſont toutes différentes.

MOI.

Votre Majeſté ſait mieux que perſonne, combien les nouvelles les plus proches,

& en apparence les plus ſûres, le ſont peu dans ces ſortes de cas; je ſais très-certainement, que tout ce que l'on dit de l'état maladif de l'Impératrice, ne peut être vrai; l'Impératrice ſupporte les plus grandes fatigues; l'Eté paſſé, Elle fit un voyage de deux cent cinquante milles d'Allemagne, de la meilleure humeur, & avec la plus grande gayeté d'eſprit; la bonne humeur ne l'abandonne jamais, & toute la journée ſon eſprit eſt occupé & actif. Dans ſes heures de repos, Elle écrivit dernierement deux Codes de Loix, l'un pour la nobleſſe Ruſſe, & l'autre pour les villes de ſon Empire; Elle a entrepris, & de ſa propre main, un ouvrage étonnant dans un but purement philoſophique; c'eſt un Gloſſaire comparatif de toutes les langues meres & bâtardes. J'ai reçu cette année d'Elle-même, en préſent, pluſieurs pieces de Comédies, pleines de ſel & d'eſprit;

& deſtinées à écraſer la ſuperſtition & la charlatanerie religieuſe (1).

LE ROI.

Je conviens que l'Impératrice de Ruſſie, eſt une femme d'un génie extraordinaire (2).

" 29 *Juin.* Le Roi n'étoit pas auſſi-bien ce matin, que le jour précédent; mais il n'étoit pas moins bon, aimable & amical ".

LE ROI.

Vous entendez la maniere de ſimplifier votre art. J'aime beaucoup la ſimplicité en Médecine.

MOI.

C'eſt que Votre Majeſté eſt accoutumée à exécuter les plus grandes choſes, avec les moyens les plus ſimples.

---

(1) 1°. Caglioſtro le fripon. 2°. l'Aveuglé, 3°. le Schaman de Sybérie, de Sa Majeſté l'Impératrice de Ruſſie. Berlin chez Nicolaï 1788.

(2) Fréderic penſa toujours de même à ſon égard.

LE ROI.

Plus on fait mouvoir de machines dans un ouvrage, & plus on court le danger que l'une ou l'autre de ces machines ne ſe dérange, & ne détruiſe tout l'ouvrage. Fréderic finit la converſation par me dire qu'il continueroit mon remede.

A trois heures après diner, je le trouvai très-gai, & de la meilleure humeur; il avoit eu cependant une heure auparavant une attaque de colique.

LE

Après ſa mort, mon ami le Comte de Luchefini m'écrivit le 16 Septembre 1786. l'Impératrice de Ruſſie, en tems l'amie de Fréderic, puis la Rivale de ſa gloire, étoit toujours l'objet des diſcours & de l'admiration de ce Roi unique; j'aurai toujours le ſouvenir précieux des entretiens que j'ai eu avec lui, ſur le ſujet de cette grande & étonnante ſouveraine; & quand les circonſtances me permettront de m'occuper de quelque choſe de relatif à la vie de Fréderic, je ne riſquerai point de lui déplaire en le publiant.

LE ROI.

Ma colique vient de ce que j'ai trop mangé de melons à dîner.

MOI.

Les melons ne sont pas aussi nuisibles seuls, que lorsqu'on les mange avec d'autre nourriture.

LE ROI.

Connoissez-vous le petit melon verd d'Afrique, qui est blanc en dedans? Il surpasse toutes les autres especes par la finesse, l'agrément de son goût, & de son odeur.

MOI.

Nous n'avons pas ce melon à Hanovre, quoique nous ayons en général tous les fruits étrangers, aussi succulents qu'ils peuvent l'être.

LE ROI.

Demain je vous enverrai un de ces

melons, & vous verrez alors combien il eſt difficile de réſiſter à la tentation.

30 *Juin.* Ce matin, Sa Majeſté fut derechef de très-bonne humeur; je ſaiſis ce moment pour lui parler de diete. Le Roi me donna raiſon ſur tout, parla lui-même très-bien de régime, & m'aſſura qu'il l'obſervoit ſévérement, qu'il ſéparoit de chaque mêt ce qui étoit nuiſible & indigeſte, & qu'il ſe contentoit de goûter de chaque plat; il reparla enſuite de melons, & me dit, qu'il m'en enverroit un à midi de ſa table, ce qu'il fit: après avoir achevé le chapitre de la diete, la converſation changea.

LE ROI.

Trouvez-vous Potſdam bien changé, depuis quinze ans, que vous ne l'avez vu?

MOI.

D'une maniere étonnante; Votre Majeſté a fait faire dès-lors, un grand nombre de nouveaux bâtimens. La ville eſt embellie

de tout côté. Il me ſemble ſouvent, que je ſuis à Rome, à Vicenza, à Veniſe & non en Allemagne. Indépendamment des Palais, les petites maiſons que Votre Majeſté a fait bâtir, me plaiſent infiniment; ſi les particuliers avoient & aimoient le bon goût, il leur ſeroit ſi facile d'imiter cette maniere de bâtir. Je ſouhaiterois bien que nos architectes de la baſſe Saxe vinſſent ici apprendre leur métier. L'architecture eſt, en baſſe Saxe, encore dans l'enfance. Il me ſemble que ces jolies petites maiſons ne couteroient pas plus que nos *coffres de bois* d'Hanovre; les décorations ſont d'ailleurs de nature à réſiſter aux intempéries de l'air.

LE ROI.

Les décorations ſont de pierres de taille, s'il vous plaît.

MOI.

Je remarque que j'ai dit une ſottiſe, &

j'en fais bien mes excuſes à Votre Majeſté.

LE ROI.

Je bâtis volontiers & beaucoup.

MOI.

Votre Majeſté met non-ſeulement par-là ſa réſidence au rang des plus belles villes de l'Europe, mais Elle ſoulage en même tems les pauvres dans tout ſon Royaume, & donne des maiſons à des hommes qui n'en ont point.

LE ROI.

Je n'ai jamais de plus grand plaiſir, que lorſque je fais bâtir une maiſon à un pauvre homme.

A deux heures après midi, je fus viſité à Potſdam par un de ceux qui avoient l'honneur d'être admis à la table de Sa Majeſté, & qui m'en donna de mauvaiſes nouvelles.

Frédéric avoit très-peu obſervé à dîner

les regles de diete, dont il s'étoit ſi bien vanté le matin ; d'abord il avoit mangé beaucoup de ſoupe, elle conſiſtoit dans un bouillon exprimé des choſes les plus chaudes & les plus fortes ; il y avoit ajouté, comme à l'ordinaire, une grande cuiller de fleurs de muſcade & de gingembre. Après la ſoupe, il avoit mangé un bon morceau de bouilli à la Ruſſe, c'eſt-à-dire, cuit avec un demi pot d'eau-de-vie ; puis avoit beaucoup mangé encore d'un mêt Italien, compoſé de farine de blé de Turquie, & de fromage de Parmeſan. (On y ajoute du jus d'ail, & on frit le tout dans du beurre, juſqu'à ce qu'il s'y ſoit formé une croute de l'épaiſſeur d'un doigt ; ſur le tout on verſe un bouillon compoſé des épices les plus fortes.) Ce plat indiqué d'abord, par Mylord Maréchal, & corrigé enſuite par le Roi lui-même, s'appelloit Polenta. Enfin, tout en ſe louant du merveilleux appétit, que la dent de lion lui

donnoit, le Roi finit le diner par manger une aſſiettée entiere d'un pâté aux anguilles, qui étoit ſi chaud, que le compagnon de table de Sa Majeſté, nous dit à ma femme & à moi, *qu'il avoit l'air d'avoir été cuit dans les enfers.*

Les effets de cet appétit merveilleux du Roi, commencerent à ſe manifeſter déja au diner; la bonne humeur & la gayeté du matin avoient diſparues. Sa Majeſté s'endormit; des mouvemens convulſifs ſe montrerent derechef ſur ſon viſage; Elle ſe reveilla avec des envies de vomir, & l'on quitta la table une heure plutôt qu'à l'ordinaire.

Je ne doutois point que Frédéric n'eût déja maudit cent fois, & Zimmermann, & ſa dent de lion. Mais l'orage fut bien plus terrible, que je ne m'y étois attendu; je me rendis auprès du Roi à trois heures, comme il me l'avoit ordonné, d'un pas lent & découragé, avec un mouvement

d'humeur renfermé au dedans de moi ; & je l'avoue franchement, avec la plus grande répugnance.

Son regard étoit terrible ; dans les grands vuides de ſes joues, & dans ſes lévres, à l'ordinaire très-fines & très-agréables, je voyois l'empreinte de la triſteſſe la plus noire, & la plus profonde. Les premieres paroles que le Roi proféra, me firent trembler. En écrivant cet ouvrage, j'ai long-tems héſité, ſi je ne les ſupprimerois point, par égard pour ceux qui ſacrifient tout à l'extérieur, & affectent d'apporter de la grandeur d'ame dans la moindre de leurs actions. Mais, après avoir réfléchi que les plus grands hommes, ceux placés ſur le trône, ainſi que tous ceux qui ſont dans une poſition à fixer l'attention publique, ont, ainſi que nous, pauvres *miniâtures d'hommes*, des momens d'humeur & de mélançolie, qu'ils expriment de la même maniere ; je ne crus pas devoir cacher, que le plus grand hom-

me du dix-huitieme ſiecle, Frédéric le Grand, me dit le 30 Juin 1786, l'après diné à trois heures : *je ne ſuis plus qu'une vieille carcaſſe, bonne à être jettée à la voirie.*

Je répondis avec émotion au Roi : Votre Majeſté ne regarde que le plus mauvais côté de la choſe. Elle oublie tout-à-fait les momens lucides & favorables qu'Elle a ſouvent, & qu'Elle a eu encore ce matin: Elle oublie tout ce qu'Elle eſt, tout ce qu'Elle fait tous les jours de ſa vie, pour ſon Royaume, pour tous les peuples ſoumis à ſon Sceptre. Ils paſſent promptement ces momens de criſe & de triſteſſe; & alors Votre Majeſté recouvre certainement bien vite, toute la force, & toute la vigueur de ſon eſprit. Votre bas ventre, Sire, eſt dans ce moment plein, tendu; demain, après avoir eu une couple de ſelles, toute votre gayeté reviendra.

Le Roi, à l'ordinaire, me fixoit pendant

tout le tems que je parlois avec lui, & cela avec des yeux, comme il n'y en eut peut-être jamais de créés pour une tête Royale; mais pendant que je proférai ces dernieres paroles, il détourna la tête; je continuai de lui parler d'un ton tendre, mais ferme; ſes yeux inſenſiblement ſe rapprocherent de moi, & à la fin me fixerent avec l'expreſſion du contentement, & même de l'amitié. Ce quart d'heure dont le commencement fut bien effrayant, finit par être un des plus heureux de ma vie.

1 er. *Juillet.* A huit heures du matin, le Roi étoit encore triſte & abattu; mais bien moins qu'il ne l'étoit hier, le ſon de ſa voix étoit très-doux, & très-agréable (1). Il me parla ſi amicalement, ſi poliment,

(1) Un très-bon voyageur Anglois, a dit avec beaucoup de vérité: (Hiſtoné of voice if the cléareſt and moſt agréable in converſation; ever héard) le ton de ſa voix eſt le plus pur & le plus agréable dans la converſation, que j'aye jamais entendu.

que mes larmes étoient prêtes à couler ; très-ſouvent il m'appelloit, mon cher Monſieur, mon bon Monſieur, mon cher Monſieur Zimmermann, & même, mon ami.

Je dois rapporter de la fin de cette converſation, les traits ſuivants qui me paroiſſent très-caractériſtiques.

LE ROI.

Le bien-être de quelques jours a paſſé bien vite.

MOI.

Votre Majeſté ne ſupporte & ne digere réellement pas ſa nourriture.

LE ROI.

J'ai cependant eu aujourd'hui un plaiſir bien touchant ; on m'écrit que la moiſſon ne ſera pas auſſi miſérable dans mes Pays, que j'avois lieu de le craindre.

Je m'apperçus de quoi il étoit queſtion, je ne parlai plus de diete, mais du tems : le Roi ôta enſuite, ſelon ſa coutume, ſon cha-

peau, (ſans doute de peur que je ne revins à parler de diete) & me dit très-amicalement : adieu, mon cher Monſieur, ayez la complaiſance de revenir ici à trois heures.

A trois heures. Pluſieurs ſelles abondantes que le Roi avoit eues, l'avoient beaucoup ſoulagé, & je le trouvai de bonne humeur. Il s'entretint long-tems avec moi ſur différents ſujets, & ne dit heureuſement pas un mot de médecine.

LE ROI.

De quelle partie de la Suiſſe êtes-vous ?

MOI.

De la petite ville de Brug, dans le canton de Berne.

LE ROI.

Je ne connois pas cet endroit-là.

MOI.

C'eſt l'endroit où les victoires & le

ſort de Votre Majeſté, m'ont ſouvent fait paſſer des nuits blanches.

LE ROI.

Y a-t-il encore en Suiſſe des deſcendants des premiers fondateurs de la République?

J'ignorois abſolument cela, mais je ſavois que le Roi n'aimoit point de réponſe indéciſe; ce qui me fit répondre hardiment, non.

LE ROI.

Guillaume Tell fut un grand bienfaiteur de ſa patrie.

MOI.

Tell & ſes compagnons lui rendirent le plus grand ſervice, qu'on puiſſe rendre à ſa Patrie; c'eſt à ces Héros que nous devons notre liberté.

LE ROI.

J'aime beaucoup les conſtitutions Républicaines. Mais notre ſiecle eſt dange-

reux pour toutes les Républiques ; la Suiſſe ſeule pourra encore ſe conſerver long-tems. J'aime les Suiſſes, & ſur-tout le Gouvernement de Berne ; il y a de la dignité dans tout ce que ce Gouvernement fait ; j'aime les Bernois.

MOI.

Ces paroles de Votre Majeſté me rendent heureux & fier : — jamais je ne les oublierai ; mais toutes les Républiques ne méritent cependant pas l'eſtime de Votre Majeſté ; — par exemple, la Hollande.

LE ROI.

Le Roi de France regne & commande tout auſſi ſouverainement à Amſterdam, qu'en Champagne.

MOI.

Et les Hollandois ont dans ce moment une fievre chaude, une phrenéſie qui déshonore à jamais le nom de Patriote & de patriotiſme.

LE ROI.

Cela eſt vrai ; mais cependant il me déplaît auſſi..... Ici le Roi me dit pluſieurs choſes très-importantes, avec une confiance qui me ſurprit, & il eut même la bonté d'ajouter : *que cela ſoit dit entre nous.* Il oublia heureuſement ſon état pendant ce ſujet de converſation & pluſieurs autres. J'y revins, en priant Sa Majeſté de vouloir reprendre le matin ſuivant la dent de lion ; mais Elle me répondit : je n'ai point de confiance en cette drogue. Sa Majeſté me promit cependant de la reprendre le lendemain.

2 *Juillet.* Le Roi avoit pris ſon remede ; il me dit qu'il s'en trouvoit bien ; il étoit effectivement de très-bonne humeur. Mais j'avois déja appris dans l'antichambre la raiſon de cette bonne humeur. Dès le bon matin, il avoit ordonné pour ſon dîner un pâté aux *Maccaronis*.

Cette matinée fut très-gaie pour le Roi,

& par conſéquent pour moi. Il parla avec beaucoup de vivacité, comme dans les meilleures années de ſa vie. Je ſuis fâché de ne pouvoir ni devoir raconter la plupart des choſes qu'il me dit. Il fit une revue générale des Souverains ; ſouvent il me demandoit, ſi je connoiſſois tel ou tel Prince Allemand ? Il m'en nomma un grand nombre, dont je ne connoiſſois qu'une partie ; je lui dis de ceux que je connoiſſois, tout le bien que je pouvois en ſavoir. Fréderic les jugea tous, & leur porta *des bottes terribles.* Malgré ma retenue, il me fut impoſſible de ne pas rire quelquefois ; je vis à n'en pas douter que mon ſourire n'échappoit pas au Roi (dont le grand œil ne me perdoit pas un inſtant de vue) & qu'ils ne lui déplaiſoient point. Je ferai mention d'un ſeul de ces Princes, pour donner quelques traits de cette très-intéreſſante converſation ; & pour montrer ce que j'ai oſé dire à Fréderic ſur notre Phi-

loſophie. Le Roi, diſoit quelque choſe à l'éloge de ce Prince; je répondis qu'il étoit très-aimable.

LE ROI.

Je ne ſuis pas tout-à-fait content de lui, il eſt trop intrigant.

MOI.

On dit auſſi qu'il eſt un peu ſuperſtitieux.

LE ROI.

Hélas, oui, il eſt très-ſuperſtitieux. Il a donné dans toutes les folies de l'Alchymie & de la Théurgie, & celles-ci ont, comme vous le ſavez, leur origine dans la Franc-maçonnerie; je ris de toutes ces folies.

MOI.

Le ſourire d'un Roi eſt ſouvent la meilleure des Loix; au moins en eſt-il toujours la plus douce.

LE ROI.

Les progrès de la raiſon ont détruit preſque par-tout la ſuperſtition.

MOI.

Oui, à Vienne, Sire; mais il eſt bien étrange de voir la ſuperſtition ſe ſoutenir, ſe propager encore dans des pays qui ſont plus éclairés que l'Autriche, tout comme on pouvoit l'obſerver dans les ſiecles de la plus profonde ignorance.

LE ROI.

Cependant la ſuperſtition perce aujourd'hui rarement juſqu'aux Monarques. Mais pluſieurs de nos Savans ſont ſuperſtitieux. Que penſez-vous, Monſieur Zimmermann, des *Supérieurs inconnus ?*

MOI.

Je tiens ces *Supérieurs inconnus*, pour des Précepteurs congédiés, & des Auteurs banqueroutiers.

LE ROI.

Avez-vous auſſi de ces enthouſiaſtes à Hanovre ?

MOI.

Il en vint un de Berlin à Hanovre l'année derniere, il étoit amoureux de toutes les femmes, crioit contre tous les enthouſiaſtes, tandis que lui-même étoit le premier de tous. Il rouloit ſes yeux d'une maniere effrayante, il rougiſſoit, paliſſoit, faiſoit des grimaces & geſticuloit tellement dans ma maiſon, qu'on auroit cru qu'il y avoit des Jéſuites cachés ſous toutes mes tables, & ſous tous mes bureaux ; il me pria, au nom de Dieu, d'écrire à l'Impératrice de Ruſſie, pour l'avertir de ſe tenir ſur ſes gardes, contre les ſerpens Jéſuitiques qu'elle nourriſſoit dans ſon ſein.

Le Roi parla enſuite des Princes Catholiques, & moi, par occaſion, du Pape ; il me dit laconiquement de ce dernier : *avec celui-là tout eſt fini.*

L'après diné à trois heures, le pâté aux Maccaroni commença à produire ſon effet; & fit naître la converſation ſuivante.

LE ROI.

Ecoutez, il me paroît que la dent de lion que je prends, n'eſt qu'un *onguent miton mitaine.*

MOI.

Votre Majeſté ne croit ſûrement pas, que je fuſſe aſſez hardi, pour oſer lui ordonner des *babioles médicinales*, mais on ne peut pas donner un aſſaut direct à une maladie, comme celle de Votre Majeſté.

LE ROI.

Je comprends cela; car ſi vous vouliez donner aſſaut à la maladie, vous culbuteriez le malade.

Du reſte le Roi fut très-gracieux, très-amical, & me promit de reprendre la dent de lion, le lendemain matin.

3 *Juillet.* Ce matin le Roi avoit pris ſon remede, il étoit paſſablement bien, fort amical, il avoit dit le ſoir auparavant au Comte Lucheſini, & aux autres perſonnes de la ſociété du ſoir: Zimmermann n'eſt pas du tout Charlatan; c'eſt un tout autre homme, que tous les Médecins que je connois. On peut parler avec lui de tout ce que l'on veut. Je lui ai des obligations, & ſuis parfaitement content de lui.

Quelque peu méritées que furent ſes louanges, & quelque peu méritées qu'elles le ſeront juſqu'à ma mort; j'ai cru devoir les rapporter ici d'abord, parce que je ſuis trop vieux pour craindre les hommes, enſuite, parce qu'elles appartiennent à cette hiſtoire, & qu'elles me donnerent du courage & une certaine aſſurance auprès du Roi. J'en profitai déja dans ce même moment où Sa Majeſté ne parla preſque que médecine, pour oſer lui dire bien des vérités utiles.

Après dîné, Fréderic fut très-bien, & de la meilleure humeur. Peu avant mon arrivée, il avoit reſpiré la vapeur d'une infuſion de fleurs de ſureau avec du vinaigre, que je lui avois conſeillé quelques jours auparavant, pour rendre plus facile ſa reſpiration; il s'étoit loué de ſon bon effet à ſa Société, & il s'en loua encore à moi-même, en ajoutant qu'il s'étoit bien trouvé du lavement que je lui avois conſeillé le matin.

Nous reparlâmes de diete, je dis au Roi à ce ſujet, tout ce que je crus qui pouvoit lui être néceſſaire & utile; il m'approuva dans tout. Voici la ſuite de notre converſation.

LE ROI.

Je conviens que je ne ſupporte pas les melons.

MOI.

J'ai achevé aujourd'hui avec mon épou-

ſe, le petit melon d'Afrique, dont Votre Majeſté m'a fait de préſent il y a quatre jours : vous voyez, Sire, que j'obſerve le régime tout comme je le prêche.

LE ROI.

Vous aurez au moins vu combien mon ame chrétienne doit être tourmentée, pour réſiſter à une telle tentation.

MOI.

Il paroît que Votre Majeſté ne peut ſupporter les fruits qui ne relâchent pas, & c'eſt ce que les melons ne font point. Votre Majeſté devroit manger des raiſins, parce qu'ils purgent légérement, & qu'Elle ſe trouve mieux de tout ce qui la purge.

LE ROI.

Vous avez raiſon ; les raiſins ſont le ſeul fruit que je puiſſe encore ſupporter.

MOI.

Les raiſins ſont à bien des égards un

fruit très-ſain, mais dans les pays du Nord, on ne peut en ordonner qu'à bien peu de perſonnes, parce qu'il n'y a pas de vignes.

LE ROI.

N'avez-vous pas vu les vignobles de mon pays?

MOI.

J'ai été agréablement ſurpris en voyant les vignes qui ſont ſur le chemin de Brandebourg à Potſdam. J'avois fait depuis Magdebourg un long trajet au travers les ſables; & je fus enchanté de voir tout d'un coup auprès de la ville de Werder, un pays très-riche, très-cultivé, qui me fit bien vite oublier les ſables.

LE ROI.

Les hommes ſont ſi fiers qu'ils s'imaginent, que tout ce qu'il y a dans le monde, a été créé pour eux, & cependant, je ne puis pas concevoir, pourquoi Dieu a créé des ſables.

MOI.

Je ne pus m'empêcher de ſourire de ce propos du Roi ; il me paroiſſoit ſi naturel & en même tems ſi plaiſant toutefois, qu'un Electeur de Brandebourg m'avoua avec autant de naïveté, qu'il ne concevoit pas à propos de quoi Dieu avoit créé les ſables. Mon ſourire m'embarraſſa un moment.

LE ROI.

Je ſuis très-content de l'induſtrie de mes ſujets, dans ce canton-ci. Il y a auſſi des vignobles en Siléſie. On y fait chaque année, pour trois cent mille écus de vin : il eſt vrai qu'une partie de ce vin, eſt employée à faire du vinaigre, & que l'autre qu'on falſifie de différentes manieres, eſt tranſporté à Stettin, d'où il revient ſous le nom de Pontac.

MOI.

L'on vend auſſi à Hanovre du Pontac ;

fait à Bremen, Hambourg & Lubeck, avec des bayes de bruyeres de Lunebourg.

LE ROI.

Avez-vous vû ici le vignoble du Médecin Freſe (1)?

---

(1) Monſieur le Conſeiller Freſe étoit Médecin de la Cour, & de la Garniſon de Potſdam. C'eſt un très-habile Médecin, & un homme très-judicieux. Le Roi l'avoit ſouvent fait venir pour le conſulter ſur ſa ſanté; & Monſieur Fréſe lui avoit toujours donné de très-bons & de très-utiles conſeils avec le ſuccès ordinaire. Mais quelque deſir que j'en aye eu, le Roi ne vît point Monſieur Fréſe, pendant tout mon ſéjour à Potſdam. Sa Majeſté haïſſoit les conſultes de Médecins, parce qu'il croyoit (& aſſurément avec raiſon) que les Médecins ne les demandoient que pour ſe charger l'un l'autre de l'événement; il préféroit d'écouter chaque Médecin ſéparément *ad protocollum*. M. Freſe étoit pour moi un homme intéreſſant, parce que le Roi l'avoit envoyé ſur la fin de la guerre de ſept ans, à Baktſchiſarai, pour guérir d'une migraine, le Chan des Tartares alors régnant; & que ce Médecin guérit très-heureuſement.

Le Roi avoit commencé quelque tems auparavant une négociation en Crimée, pour engager le Chan

MOI.

La vigne & ſon Maître m'ont beaucoup plû.

LE ROI.

Cette vigne rapporte trois cents écus à ſon propriétaire.

MOI.

J'en ai goûté le vin, il eſt d'une très-belle couleur rouge; mais avec la permiſ-

---

de tomber ſur les Ruſſes avec toutes ſes hordes. Le Chan lui répondit qu'il le feroit très-volontiers, mais qu'Il devoit auparavant lui envoyer un Médecin pour le guérir d'un mal de tête: le Roi lui envoya Monſieur Fréſe. Mais au moment où la migraine fut guérie, l'Impératrice Eliſabeth mourut, & la Ruſſie devint alliée de la Pruſſe. Cette mort & cette révolution mit le Chan de mauvaiſe humeur. Il voulut pour tous le Diables toujours entrer avec cent mille Tartares, en Ruſſie.

Fréderic le Grand fut obligé d'expédier Courier ſur Courier, pour empêcher ſon ami le Chan de le faire, & le convaincre que dans ce moment là ce ſeroit une ſottiſe.

ſion de Votre Majeſté, je l'ai trouvé horriblement âpre & aigre.

LE ROI.

Je vous ferai goûter à cauſe de cela de mes propres raiſins. Il appella un domeſtique, & ordonna qu'on lui apportât une aſſiettée de raiſins; il me choiſit lui-même le plus beau, & me dit de le manger.

MOI.

Il vaut le meilleur raiſin de Neuchâtel.

LE ROI.

Auſſi, avec votre permiſſion, a-t-il cru dans ma ſerre.

Après que notre converſation ſur différents ſujets eût duré encore une demi-heure, le Roi me dit: « adieu mon cher & bon Monſieur », & ajouta en riant: « je me recommande à votre protection & à votre bonne Providence ».

4 *Juillet.* Ce matin à huit heures,

Fréderic fut d'une humeur charmante.

LE ROI.

Je ſuis très-content de votre dent de lion; ce remede me donne le meilleur appétit, & me tient le ventre libre. Je le continuerai très-volontiers.

MOI.

Hier matin & aujourd'hui, j'ai pris la liberté de faire donner à ſon inſçu à Votre Majeſté, trois cuillerées de ſuc de dent de lion, au lieu de deux.

LE ROI.

J'en ſuis content. Quand je prends des remedes, je ſais bien que je prends des vilainies, & je les avale vité, ſans faire attention au goût. J'ai reſpiré derechef votre vapeur; j'en ſuis auſſi content, & le continuerai. Mais, (ici le Roi leva ſon bras, & fit un geſte très-ſignificatif) ſoixante & quinze ans.

MOI.

Une vie, comme celle de Votre Majeſté, ne ſe compte point par le nombre des années.

LE ROI.

Je veux monter à cheval, aujourd'hui à onze heures. Monſieur Zimmermann, *je me recommande.*

A trois heures après midi, je trouvai le Roi dans la plus pénible ſituation; tout chez lui avoit changé & empiré; il avoit dans ſa bonne humeur pris la dent de lion & ſon café, après avoir vaqué depuis trois heures & demi du matin aux affaires du Royaume, juſqu'à ſept heures & demi; & avoit paſſé une bonne partie de la matinée à manger; d'abord que je l'eûs quitté, on lui avoit apporté une aſſiettée de ſucreries, appellées Meringues; c'eſt une enveloppe de ſucre, & de blancs d'œufs, qui contient de la crême; j'en mangeai une, & trouvai

la crême aigre. — Sa Majeſté mangea toute l'aſſiettée pour ſon déjeûner, & enſuite des fraiſes, des ceriſes, des diablotins, & de la viande froide. On ne put qu'avec beaucoup de peine, à onze heures, mettre le Roi ſur ſon cheval. Il y reſta trois quarts d'heure dans le grand jardin de Sans-Souci; il galoppa preſque tout ce tems, & revint extrêmement affoibli & épuiſé. Il n'eût point d'appétit à table, & d'abord après dîner, il fut obligé de vomir.

» Je le trouvai à trois heures ſi angoiſſé, ſi affoibli, & ſi oppreſſé qu'il ne put point me parler; il me congédia en me diſant, pardonnez, Monſieur, je ne puis plus parler. Je convins avec le Huſard de chambre, Monſieur Schœning, de ce qui pouvoit être utile à Sa Majeſté, & ſervir à la ſoulager dans la circonſtance".

» 5 *Juillet*. Le Roi étoit beaucoup mieux, qu'il ne l'avoit été le jour précédent dans l'après dînée; il ſe plaignoit cepen-

dant encore d'une gêne, & d'une peſanteur à l'eſtomac. Je lui conſeillai de prendre une doſe de ſon remede favori : ſa poudre digeſtive.

LE ROI.

Mes yeux me font mal.

MOI.

Il y a trop de lumieres ici ; ſi Votre Majeſté l'ordonne, je fermerai un rideau.

LE ROI.

Non, non, j'ai toujours aimé la lumiere.

MOI.

Auſſi, Votre Majeſté l'a toujours répandue, près ou loin, autour d'Elle.

LE ROI.

Et cependant je ne fus jamais qu'un pauvre mortel.

Je recommençai alors à parler de l'état actuel de Sa Majeſté, qui me paroiſſoit

très-critique ; cependant Elle avoit repris courage.

LE ROI.

Juſqu'ici nous n'avons fait qu'eſcarmoucher avec l'ennemi, mais nous ne l'avons point encore combattu.

MOI.

Il faut toujours revenir à la charge de l'ennemi, ne point lui laiſſer de repos.

LE ROI.

Votre maniere de faire la guerre, me plaît beaucoup.

MOI.

(Après avoir examiné le pouls.) Le pouls eſt bon, il n'eſt point foible ; auſſi long-tems qu'il reſte dans cet état, tous les autres ſignes de grande foibleſſe, ne ſont que paſſagers. Hier à midi, après midi & le ſoir, Votre Majeſté étoit exceſſivement foible ; aujourd'hui l'on n'apperçoit

çoit déja plus rien de cette foibleſſe, cela prouve qu'il y a encore de la force dans le cœur.

LE ROI. (*en riant.*)

Savez-vous d'où cela vient? C'eſt que mon pere n'a jamais eu la vérole; n'avez-vous jamais apperçu de ces petits ſpectres ſans force, qu'on voit ſi ſouvent en France, & qui paient ſi cruellement les péchés de leurs peres?

MOI.

J'en ai vu à Paris & ailleurs; ce ſont de vraies images de la mort; mais quoique les Anglois ſoient tout auſſi libertins, & le ſoient peut-être encore plus que les François. (car ces derniers ne ſont libertins que par tempérament, tandis que les Anglois le ſont par principes, & parce que c'eſt la mode, & le bon ton chez eux;) cependant ces Inſulaires conſervent toujours beaucoup plus de vigueur que les François.

Cela vient de ce qu'ils mangent des mets plus nourriſſants que les François; quoique je ne comprenne point d'un autre côté, qu'un roti dont le ſang découle, puiſſe donner de la force.

Le Roi me congédia d'une maniere à me faire croire que ce jour-là, j'obtiendrois la permiſſion de retourner à Hanovre. Il me dit, " j'eſpere, mon cher Monſieur, que vous me ferez le plaiſir de revenir cette après midi, afin que je puiſſe vous faire mes remerciemens pour toutes les complaiſances que vous avez eues pour moi".

Lorſque je revins l'après dinée, il parut que le Roi avoit changé d'opinion; car il ne fut point queſtion de mon départ. Il ſe plaignit encore beaucoup de gêne & de peſanteur dans le bas ventre, me dit qu'il avoit des vents qui le faiſoient beaucoup ſouffrir, & étoit d'aſſez mauvaiſe hu-

meur, comme on le verra par notre converſation.

LE ROI.

Votre remede de dent de lion, n'a rien opéré; je ne me trouve pas mieux, depuis que je le prends.

MOI.

Votre Majeſté ſe rappellera que je lui ai propoſé ce remede pour la ſoulager, mais non dans l'eſpérance qu'il opérât ſa guériſon. Juſqu'ici Elle ne l'a pas employé aſſez long-tems, pour pouvoir même en être ſoulagée; & les interruptions fréquentes détruiſent tout le bien qu'il pourroit opérer.

LE ROI.

Il eſt vrai, que vous m'avez dit d'entrée, que je ne pourrai éprouver du ſoulagement de la dent de lion, qu'au bout d'un mois entier.

Notre converſation fut très-courte, le Roi

71060

me congédia d'abord, avec ces fatales & très-ſignificatives paroles (1).

Adieu Monſieur le Médecin.

Lorſqu'à ſix heures ceux qui compoſoient ſa ſociété du ſoir, arriverent, il les congédia de même d'abord, en leur diſant, Meſſieurs, je ſerai de trop mauvaiſe humeur ce ſoir.

6 Juillet. Le Roi ſe trouva un peu mieux, & fut auſſi de meilleure humeur.

LE ROI.

Je ne me ſens pas guéri par la dent de lion.

MOI.

Mon but, en la conſeillant à Votre Majeſté, étoit de lui donner du ſoulagement, & de prévenir, par ſon uſage, l'hydropiſie, du moins autant que poſſible; mais ce

(1) Toutes les fois que le Roi étoit de mauvaiſe humeur, il m'appelloit, Monſieur le Médecin; hors de là jamais il ne s'exprimoit ainſi.

remede ne peut pas empêcher, que Votre Majeſté ne ſouffre d'indigeſtion, lorſqu'Elle en a.

LE ROI.

Je n'ai pourtant pas d'hydropiſie.

MOI.

Ce qui n'eſt pas, peut ſurvenir aiſément, il faut faire tout ce qu'on peut, pour éloigner les dangers de l'hydropiſie.

LE ROI.

Je ne crains aucun danger, mais je n'aime pas ſouffrir. Je demande un remede qui me guériſſe tout de ſuite.

MOI.

Je ſouhaite de tout mon cœur ce remede à Votre Majeſté; mais je ne puis pas le lui procurer.

LE ROI.

Que tout aille donc comme il voudra!

Je ne crains pas la mort, mais ſeulement les douleurs.

Adieu Monſieur le Médecin.

A trois heures le Roi eut derechef une colique, ſuite d'une nouvelle indigeſtion, il étoit de très-mauvaiſe humeur. Il avoit abondamment mangé à dîner d'une anguille fraiche, cependant il attribua la colique à la dent de lion. Son humeur fut extrême contre Monſieur le Médecin & la dent de lion. Cela occaſionna une converſation, qu'heureuſement je détournai, en fixant l'imagination de Sa Majeſté pour quelques moments ſur d'autres objets.

LE ROI. (*D'un ton très-bourru.*)

Vos ſoldats Hanovriens ont-ils auſſi avalé de cette dent de lion, à Gibraltar?

MOI.

Non, Sire, ils buvoient à la place du vin de Malaga & de Porto.

LE ROI.

La conduite des Hanovriens à Gibraltar, fut très-diſtinguée. Comment ſe trouvent-ils aux Indes occidentales ?

MOI.

D'abord après leur arrivée, ils firent de fortes marches, avant d'être accoutumés à la grande chaleur. Pluſieurs y moururent de coups de ſoleil ; immédiatement après ces terribles marches, ils ſe battirent toutefois vaillamment contre les François. Actuellement ils ont ſi bien accoutumés le climat, qu'ils n'ont aucune envie de revenir. Votre Majeſté voit que les troupes Hanovriennes ſont toujours les mêmes, ſe conduiſant toujours avec honneur & bravoure, aux Indes, comme à Gibraltar, & en Allemagne.

Adieu Monſieur le Médecin.

7 *Juillet.* Pluſieurs jours de ſuite, le Roi avoit pris ſa chere poudre digeſtive,

enſuite de la rhubarbe, & du ſel de Glauber, que j'avois jugé convenir davantage. Hier au ſoir, il avoit eu pluſieurs fortes ſelles, qui firent diſparoître au moment même toute la mauvaiſe humeur. Il m'eſt arrivé, me dit le Roi, un nouveau remede que je veux eſſayer à midi : ce ſont des harengs frais. Je félicitai ſur le nouveau remede, priai le Roi de ne pas oublier la rhubarbe, & le ſel de Glauber; & fus congédié.

L'après dîné, à l'heure ordinaire, le Roi ne ſe trouva pas auſſi-bien que le matin; il fut cependant très-gracieux.

LE ROI.

J'ai beaucoup réfléchi ſur ce que vous ne me dites pas hier de l'hydropiſie, mais que vous me laiſſâtes cependant entrevoir. —Il me ſemble que vous avez raiſon; car j'ai enfoncé le doigt dans mes jambes enflées, & le creux y eſt reſté. Ce qui eſt une preuve bien claire de l'hydropiſie.

MOI.

Nombre de perſonnes font dix années de ſuite cette expérience ſur eux-mêmes, ſans pour cela être hydropiques.

LE ROI.

Oh! ne me parlez plus d'eſpérance.

MOI.

Je ne veux dire autre choſe, ſinon que Votre Majeſté eſt moins oppreſſée, & qu'Elle touſſe moins.

LE ROI.

Cela eſt vrai; mais mon bas-ventre eſt en mauvais état.

MOI.

Toutes les incommodités du bas-ventre, dont Votre Majeſté ſe plaint ſi ſouvent, ne dérivent pas toujours immédiatement de ſa maladie, mais de cauſes tout-à-fait accidentelles, très-connues de Votre Majeſté.

LE ROI.

Dans ce moment, je ſouffre de tenſions & de ſpaſmes.

MOI.

Votre Majeſté devroit prendre un peu d'eau de menthe.

LE ROI.

Cette eau me ſoulagera-t-elle dans le moment?

MOI.

Auſſi-bien que quelque choſe pourra ſoulager. *Adieu Monſieur le Médecin.*

8 *Juillet.* Le Roi avoit dormi cinq heures de ſuite, & ſe trouvoit paſſablement ce matin. Il ſe plaignoit cependant toujours de gonflemens.

LE ROI.

Je ſuis ſûr que je ſerai encore attaqué de la tympanite, & de l'hydropiſie.

MOI.

Votre Majeſté n'a rien à craindre de l'hydropiſie venteuſe, & contre l'hydropiſie ordinaire on a des remedes.

LE ROI.

Je ne deſire point de remedes, & n'en prendrai point, à moins qu'ils ne me ſoulagent, & ne me guériſſent au moment même. L'eau de menthe que vous me conſeillâtes hier, ne m'a pas guéri de mes vents.

MOI.

Hélas! nous n'avons que très-peu de remedes ſpécifiques, qui même ne guériſſent pas toujours, & jamais ſur le moment. Nous autres Médecins, nous ſommes de très-pauvres gens.

LE ROI.

Et néanmoins toujours riches en ordonnances.

MOI.

Cependant je regarde une de mes obſervations comme très-juſte : les ſeuls ennemis dangereux de Votre Majeſté, ſont ſes cuiſiniers.

LE ROI.

Vous ne pouvez vous faire d'idée de ma ſobriété : je goûte ſeulement mes mets, & ne mange que pour me fortifier.

MOI.

Je crois encore fermement à la juſteſſe d'une autre obſervation, c'eſt que l'on n'eſt fortifié, que par ce que l'on digére.

LE ROI.

Cela eſt très-vrai.

MOI.

Le cuiſinier de Votre Majeſté, eſt un grand homme dans ſon eſpece, mais je le

regarde comme un homme bien dangereux (1).

LE ROI.

Perſonne ne ſait mieux dreſſer de bons cuiſiniers, que Meſſieurs vos Miniſtres d'Hanovre; mon meilleur cuiſinier eſt de leur école.

MOI.

Meſſieurs nos Miniſtres font faire très-bonne chere à leurs convives, mais eux-mêmes vivent très-ſobrement.

---

(1) On connoit ce grand homme, Monſieur Noël, par une Epitre imprimée, que le Roi lui adreſſa un jour, ſous le nom de l'Empereur de la Chine, pour le remercier d'un nouveau plat (Bombe à la ſardanapale) qu'il venoit d'inventer. Sans connoître ce Monſieur Noël, j'eus un jour occaſion de le voir à Potſdam dans un Concert public. Le ton d'importance qui regnoit ſur ſa phyſionomie, me frappa beaucoup, ſans que j'y puſſe rien voir de grand. Après qu'un Officier m'eût dit qui il étoit, je lui dis que je voyois ſur ſon viſage que l'Empereur de la Chine lui avoit écrit.

LE ROI.

J'ai vu ici Monſieur de Lichtenſtein, l'un de vos Miniſtres, qui m'a beaucoup plû.

MOI.

Monſieur de Lichtenſtein eſt Premier Maréchal de la Cour. Il a beaucoup d'uſage du monde, c'eſt un courtiſan bien aimable. Je le vois ſouvent, parce que je ſuis ſon Médecin, & que des Maréchaux de Cour aiment bien vivre en bonne intelligence avec les Médecins.

LE ROI.

L'année paſſée, je vis auſſi chez moi Monſieur le Miniſtre de Buelwiz d'Hanovre.

MOI.

Il fut envoyé auprès de votre Majeſté à cauſe de la Ligue des Princes, & cette affaire lui tenoit bien à cœur.

LE ROI.

Monſieur de Buelwiz penſoit à cet égard en bon patriote Allemand.

MOI.

Votre Majeſté a couronné par cette Ligue pacifiante tous ſes beaux exploits.

LE ROI.

L'Allemagne eſt une eſpèce de République; elle étoit en danger de perdre la forme Républicaine; & c'eſt avec un vrai plaiſir que je l'ai vue rétablie.

Notre converſation dura cinq quarts d'heure, le Roi parloit beaucoup, & avoit un ton de bonté; mais il étoit toutefois de tems en tems inquiet ſur la tenſion de ſon bas ventre.

Après un diner médiocre, Fréderic fut obligé de vomir. Et je le trouvai à quatre heures très-triſte, & ſommeillant. Il me dit que ſes vents le meneroient encore

au tombeau ; je le priai de prendre pleine une cuiller à ſoupe de teinture de rhubarbe, avec un peu de gouttes anodynes d'Hoffmann, & de répeter quelquefois ce petit remede. La toux avoit recommencé ce matin, & le Comte Lucheſini me dit que ſur le ſoir elle avoit été très-forte.

9 *Juillet.* Ce jour là le Roi fut très-content. Je me trouve très-bien, me dit-il, du remede que j'ai pris hier, il m'a purgé pluſieurs fois & m'a purgé même encore dans la nuit. Les ſpaſmes du jour précédent avoient diſparus, le Roi ne touſſoit pas, & n'éprouvoit que peu de tenſion dans le ventre.

LE ROI.

Après avoir bien réfléchi ſur tout ce qui m'eſt arrivé ces derniers tems, je crois réellement que je me ſuis attiré l'autre jour une indigeſtion, par ces harengs frais. (Le Roi attribuoit toujours ſes indigeſtions à toute

toute cauſe qu'à la véritable ; car outre les harengs, il avoit mangé beaucoup de choſes très-nuiſibles.)

MOI.

Les harengs ne peuvent avoir fait grand mal à Votre Majeſté ; ils ne pouvoient lui nuire que dans le cas où Elle en auroit mangé plus qu'Elle n'auroit pu en digérer, enſorte que ſelon moi, c'eſt à pluſieurs autres nourritures, que Votre Majeſté doit attribuer le mal-aiſe & les maux qu'Elle a éprouvé ces derniers jours.

Ce matin le Roi avoit repris ſa teinture de rhubarbe avec les gouttes anodynes ; très-peu de cette racine ; quinze grains, ſuffiſoient pour le purger ; en général la rhubarbe paroiſſoit lui convenir beaucoup ; c'eſt par cette raiſon qu'Il l'aimoit tant ; qu'Il la conſeilla jadis à Gellert & très-ſouvent à ſes ſoldats.

A trois heures après midi, je trouvai

le Roi ſouffrant plus que le matin, parce qu'Il avoit trop mangé à diné. Cependant la teinture de rhubarbe lui avoit déja redonné de la bonne humeur; car il étoit très-gai; les penſées ſe ſuccédoient chez lui les unes aux autres avec une rapidité étonnante. Une idée ſuivoit coup ſur coup la précédente; notre converſation dura ſans interruption pendant deux heures. De toutes celles que j'ai eues avec Fréderic, aucune ne fut plus intéreſſante, mais malheureuſement c'eſt celle dont je ſuis obligé de ſupprimer la majeure partie. Elle commença ainſi.

LE ROI. (*Très-penſif & la tête penchée de côté.*)

L'examen d'une grande choſe bien compliquée eſt exceſſivement difficile.

MOI.

Depuis l'origine du monde, perſonne ne poſſéda mieux cet art que Votre Majeſté.

LE ROI.

Un Royaume plus grand que la France ne peut pas être bien gouverné.

MOI.

Ou le Peuple des Provinces n'obéit pas au gouvernement, ou les Gouverneurs font plutôt ce qui leur plaît que ce qui leur eſt ordonné.

LE ROI.

La Ruſſie eſt un Empire trop étendu, trop vaſte.

MOI.

Non pas pour l'eſprit & le cœur de Catherine, mais dans la ſuite cet Empire pourroit bien être écraſé ſous ſon propre poids.

LE ROI.

Ne croyez pas cela.

MOI.

Sire, l'Empire Ruſſe peut un jour ſe

partager comme celui d'Alexandre le fut après ſa mort ; des Gouverneurs de Provinces pourront s'ériger en Rois de ces Provinces, & ſe battre avec les Gouverneurs voiſins qui penſeront de même.

LE ROI.

En cela vous avez raiſon, je le crois auſſi.

Le Roi parla enſuite d'autres Empires, & d'autres Pays ; mais je ſuis obligé de m'arrêter ici : je connois aſſez les hommes, pour ſavoir que je pouvois dire à un auſſi grand Roi bien des choſes que des hommes d'une trempe ordinaire, & des têtes moins fortement organiſées, ne ſupporteroient & ne digéreroient pas. J'étois d'abord naturellement très-réſervé ; lorſque Sa Majeſté amenoit la converſation ſur des matières politiques, je ne répondois point, & me contentois d'écouter ; cela ne me ſervoit à rien, car le Roi s'arrêtoit toutes les fois qu'il

avoit dit ſon opinion, & dès qu'il étoit à la fin de ſa période, il me regardoit avec beaucoup de vivacité & pour ainſi dire en me queſtionnant: il me falloit donc abſolument répondre; plus mes réponſes étoient fermes, franches, décidées, & plus elles paroiſſoient lui plaire.

Cette converſation parut d'abord vouloir être philoſophique, cependant elle devint politique, & dura près d'une heure; enfin par les tranſitions bruſques & ordinaires, les tournures imprévues du Roi, elle devint médicinale dans la ſeconde heure. J'en rapporterai cette partie toute entiere; quoiqu'elle porte ſur des objets de médecine, elle ne m'en paroît pas moins remarquable.

LE ROI.

Quelles maladies régnent actuellement le plus ſouvent dans le pays d'Hanovre?

MOI.

Parmi les maladies aiguës, ce ſont ſur-tout les fievres appellées en France & en Italie, fievres bilieuſes, mais auxquelles les Médecins Allemands donnent différens noms; nous avons encore & fréquemment des fievres putrides & malignes qui ſont très-dangereuſes.

LE ROI.

Ces maladies ſont plus rares dans mon pays.

MOI.

Les armées de Votre Majeſté, & les villes qui avoient de nombreuſes garniſons, en ont ſouvent beaucoup ſouffert. Dans la guerre de 1778 & 1779, il régna de ces fievres dans les armées de Votre Majeſté, & il y eut ſur-tout beaucoup de diſſenteries.

LE ROI.

Cela eſt vrai ; croiriez-vous que j'ai très-bien guéri la diſſenterie dans la dernière guerre ? J'étois avec un Corps de mes troupes dans une petite ville ; la plupart furent attaqués de ce mal ; un grand nombre en mourroit : je ne me mêle pas volontiers de médecine ; je m'y décide lorſque je vois que ceux qui s'en mêlent, ne s'y entendent point. Je leur dis : diſſolvez quelques grains de tartre émétique dans une ſuffiſante quantité d'eau, & faites-en prendre à vos malades par cuiller à ſoupe, juſqu'à ce qu'ils ayent copieuſement vomi, & ſe ſoyent fortement purgés. Les Chirurgiens le firent, & cela réuſſit.

MOI.

C'eſt parfaitement bien.

LE ROI.

Mais les ordonnances ne font pas le

tout, le ſuccès dépend beaucoup de toutes les autres meſures qu'on prend à l'armée. Dans toutes mes guerres, mes ordres concernant mes ſoldats malades & bleſſés furent très-mal obſervés. Rien dans tout le cours de ma vie ne m'a plus peiné, que lorſque j'ai vû qu'on négligeoit les maladies & les bleſſures de mes braves ſoldats qui ſacrifioient ſi noblement leur vie pour la Patrie. On ne les a que trop ſouvent traités inhumainement; auſſi un grand nombre d'entr'eux ſont-ils morts faute de ſoins. En tout tems j'ai été déſolé, quand je me ſuis vû la cauſe innocente de la mort d'un homme; mais depuis la derniere guerre, j'ai donné de ſi bons ordres, que tous ces gueux, ces coquins de l'armée auront bien de la peine à tromper leur Roi, & à priver d'une maniere auſſi barbare les pauvres ſoldats de ſécours ſi néceſſaires.

MOI.

Cela eſt bien à deſirer, mais je crains que Votre Majeſté ne ſoit encore inſtruite, que de la moindre partie des forfaits qui ſe commettoient dans ſes hôpitaux, pendant le courant de la derniere guerre.

LE ROI. (*Ouvrant de grands yeux & avec un regard d'aigle.*)

D'où ſavez-vous cela?

MOI.

Je le ſais, comme toute l'Allemagne, par des écrits imprimés. Je le ſais par l'Auteur de ces écrits, qui eſt né ſujet de Votre Majeſté; qui vous a ſervi honorablement & fidelement dans l'armée du Prince Henri, en Saxe; & qui n'a eu d'autre récompenſe de ſa fidélité, que d'avoir été perſécuté, haï, & écraſé de quelques-uns de ſes confreres de Berlin.

LE ROI.

Comment s'appelle cet homme?

MOI.

Le Docteur Frize, Médecin à Halberstadt.

LE ROI.

Mettez-moi son nom en écrit, je vous prie.

MOI.

Je l'écrirai dans l'anti-chambre, en sortant.

LE ROI.

Je ne connois pas le Docteur Frize, je n'ai même jamais entendu son nom.

MOI.

J'en suis fâché pour l'avantage de Votre Majesté; je ne connois personne, Sire, qui mieux que ce Docteur, fut à même d'instruire Votre Majesté, & dans un plus grand détail, de toutes les friponneries, &

de tous les brigandages commis à cet égard. Il a tout vu de ſes propres yeux ; c'eſt un homme qui oſe parler, un très-bon Médecin, & un homme de génie.

LE ROI.

Je ne fais point de cas d'un homme de génie, s'il n'eſt en même tems un honnête homme : dites-moi naturellement, le Docteur Frize d'Halberſtadt, eſt-il un bien honnête homme ?

MOI.

Il l'eſt très-ſûrement. C'eſt juſtement ſon honnêteté qui le perdit à Berlin, & c'eſt uniquement à cauſe de ſa probité que je prends la liberté de le recommander à Votre Majeſté. Mais, comme je ne le connois pas perſonnellement, j'ignore ſi, avec la vivacité qui le caractériſe, il pourrait exécuter avec ſuccès ce que Votre Majeſté exigerait de lui, & s'il n'a point dans ſes manieres quelque choſe de dur & de

désagréable ; s'il n'est point peut-être trop bouillant, trop vif ; & s'il s'entend à prendre chaque homme du bon côté.

LE ROI.

Cela m'est égal, écrivez-moi son nom.

Après cela, le Roi recommença à parler de lui-même, & me dit ; il faut que vous voyez comme je marche d'une maniere à exciter la compassion. Venez avec moi. Le husard de chambre fut appellé, il leva le Roi de son fauteuil, & le soutint par dessous un bras. Je suivis Sa Majesté ; & quand Elle m'adressoit la parole, je me plaçois à ses côtés. L'on traversa trois chambres d'une maniere bien pénible & bien douloureuse. Le cœur me saignoit pendant cette marche. Le Roi avançoit avec la plus grande peine ; il étoit tout essoufflé, malgré qu'il cheminât très-lentement ; souvent il parloit, & sans que je pusse le comprendre. Enfin, il dit, je veux retourner ; arrivé dans

ſa chambre ordinaire, je me replaçai debout devant Lui. Un bon moment ſe paſſa, avant qu'Il fût remis, & qu'Il pût parler. Enſuite la converſation continua.

LE ROI.

Avez-vous actuellement beaucoup de malades?

MOI.

C'eſt la ſaiſon où beaucoup d'Hanovriens & d'étrangers me conſultent ſur leurs cures d'Eté.

LE ROI.

Je n'oſe donc pas vous arrêter plus longtems ici, & priver davantage vos malades de vos ſecours. Je vous prie de repaſſer demain matin à huit heures, afin que je puiſſe vous témoigner ma reconnoiſſance pour toutes les complaiſances, & toutes les attentions que vous avez eues ſi longtems pour moi. Je vous remettrai alors

auſſi une Lettre pour ſon Alteſſe Royale, le Duc de Yorck.

Avant que de me donner la permiſſion de partir, Fréderic me dit : je crois que je ſerai même affligé d'une hernie ; j'ai des douleurs toutes particulieres, & il me les décrivit. Ces douleurs, lui dis-je, indiquent tout autre choſe ; elles précédent ordinairement les hémorrhoïdes ; quelque ſingulier que cela puiſſe paroître dans ce moment, je crois que les hémorrhoïdes flueront bientôt. Cela ſeroit bien bon, dit le Roi, en ôtant très-poliment ſon chapeau, ſignal ordinaire du départ.

10 *Juillet.* Je reçus devant la porte du Roi, de ſon ſecond huſard de chambre, & en ſon nom, encore mille écus en billets de banque. Dès que je fus entré dans la chambre de Fréderic, commença la derniere converſation que j'ai eue avec lui ; converſation qui m'étonna d'abord beaucoup, & finit par me toucher bien plus encore.

LE ROI.

Vous vous ſignalez juſqu'au dernier moment de votre ſéjour ici.

MOI.

Le ſentiment de ma foibleſſe, l'intime conviction de tout ce qui me manque, de tout ce que je ne ſuis pas, & que cependant chaque Médecin devroit être; ce ſentiment ne m'a pas quitté un inſtant pendant tout mon ſéjour ici.

LE ROI.

Vous êtes un Prophête; étant inquiet, hier au ſoir, de certaines douleurs que je ne connoiſſois pas, vous me dites qu'elles annonçoient des hémorrhoïdes. Cette nuit, ces hémorrhoïdes ſont venues; j'ai fort bien dormi, cette douleur eſt paſſée; je ſuis très-content de vous.

MOI.

Un de vos gens, Sire, vient de me re-

mettre une preuve du contentement de Votre Majeſté, qui, comme tout ce qu'Elle vient de me dire, me fait rougir & me rend muet.

LE ROI.

Ne me parlez pas de cela; laiſſez-moi vous remercier, pour tout ce que vous avez été pour moi ici. Vous avez fait ce qui pouvoit ſe faire. Je ſuis très-content de vous de toute maniere. Vous paſſez par Deſſau en retournant chez vous?

MOI.

Son Alteſſe Royale la Princeſſe de Deſſau m'a écrit à Potſdam, & m'a prié de paſſer quelques jours pour ſa ſanté à Woërliz; de là je pourſuivrai ma route par Antoinettenruhe & Brunſwick à Hanovre.

LE ROI.

Je fais mes excuſes à tous vos malades, de les avoir privé auſſi long-tems de

vos

vos ſecours. Je vous remercie de la bonté que vous avez eu de reſter auſſi long-tems auprès de moi. Je ſouhaite que vous ſoyez toujours heureux. Je ſuis bien aiſe que vous m'ayez vu, parce que dans la ſuite vous pourrez mieux juger de mon état.

MOI.

Votre Majeſté me touche tellement par tout ce qu'Elle me dit, que j'ai le cœur trop ſerré pour Lui répondre.

LE ROI.

Ayez la bonté de remettre cette Lettre à Monſieur le Duc de Yorck; dites-lui, combien de fois je vous ai parlé de Lui; dites-lui combien je l'eſtime, combien je l'aime; dites-lui, en mon nom, tout ce que vous ſavez dire de tendre.

MOI.

Je dirai & raconterai au Duc, le tout bien fidelement.

Le Roi ôta ſon chapeau, avec beaucoup de dignité, d'honnêteté, d'une façon très-amicale, & me dit : « Adieu mon bon, mon cher Monſieur Zimmermann; n'oubliez pas le vieillard que vous avez vu ici ».

J'étois hors de moi, il me ſembloit que je devois étouffer. Je fis une profonde révérence, & ſortis de l'appartement du Roi, avec une émotion telle que je n'en ai jamais éprouvée & n'en éprouverai de ma vie.

Tout ce que j'ai dit ici de la ſanté de Fréderic, remplit le vide, que Monſieur Selle, ſon Médecin ordinaire, a laiſſé pour moi dans l'hiſtoire de la maladie de Sa Majeſté qu'il a publiée, & confirme du reſte tout ce que cet habile Médecin a dit.

A mon départ de Potſdam, l'état du Roi n'étoit rien moins que douteux, ſa ſituation étoit déſeſpérée; il avoit une hydropiſie de poitrine, du bas-ventre, & un épanchement d'eau prodigieux dans les

cuiſſes & les jambes, Il avoit, ſelon toutes les apparences, un abcès dans le poulmon, où il s'en étoit déja ouvert un l'hyver précédent. Il n'avoit plus de forces, ne pouvoit plus marcher, ni ſe tenir debout ſans être ſoutenu. Mais ſon courage étoit encore grand; & lorſque l'eſpérance l'abandonnoit, dans ces momens de triſteſſe & d'abattement, il ne la perdoit toutefois jamais entierement. Il étoit impoſſible de faire quelque choſe qui tendit réellement à le guérir. Lui-même n'aſpiroit dans le fond qu'à être ſoulagé, qu'à ce que l'on eut ſoin de ſon appétit, de ſa digeſtion, de lui tenir le ventre libre. Il ne me demandoit qu'un ſeul remede, c'étoit celui qui put le guérir dans le moment même. Je ne connoiſſois & n'avois point un tel remede; auſſi dès le 24 *Juin*, renonçai-je à tout eſpoir d'une cure réguliere & heureuſe. Toute ma conduite auprès de Fréderic, ſinon les repréſentations ſérieuſes que je Lui fis ſur la né-

ceſſité de la diete, ne fut dans le fond autre choſe que *politique médicinale.*

Au mois d'Août, le Roi aimoit encore à flatter ſouvent ſon imagination de l'idée que ſon Pere avoit vécu cinq années de ſuite, attaqué d'hydropiſie. Et ſon imagination étoit encore alors très-riche en conſolation.

Une de ſes jambes s'ouvrit entre le 4 & le 12 d'Août, qu'il vaqua néanmoins pour la derniere fois à ſes occupations du cabinet; ſa voix étoit très-foible, mais il étoit à ſon travail très-attentif; il mangea encore ce jour-là une moitié d'un crabe de mer.

Fréderic mourut dans un accès de ſon aſthme, le 17 Août, trente-huit jours après que je l'eus quitté. M. Selle a décrit parfaitement bien les circonſtances de ſa mort.

Le peu que j'ai raconté de mes converſations avec ce grand Roi, ne laiſſe pas que de préſenter bien des traits intéreſſans de ſon caractere.

L'eſtomac, le ventre & l'imagination, laquelle, Dieu ſeul en ſait la raiſon, dépend ſi fort de l'état des deux premiers, avoient plus de pouvoir ſur cet homme extraordinaire, qu'on ne le pourroit croire. Une mauvaiſe digeſtion l'abattoit prodigieuſement; dès qu'elle étoit paſſée, ſon grand eſprit reparoiſſoit d'abord. On aura ſûrement remarqué comme, au moindre changement en bien, il reprenoit courage. Son incrédulité invincible pour la médecine le faiſoit crier au miracle, lorſqu'un remede opéroit le moindre bon effet, & dès qu'un Médecin Lui prédiſoit la plus petite choſe, il le regardoit comme un Prophête.

L'on a vu qu'Il a été ſouvent de mauvaiſe humeur pendant ſa maladie, cependant cette mauvaiſe humeur n'a eu, en ma préſence, qu'une ſeule fois quelque choſe de violent, ce fut le 24 *Juin*, lorſque je propoſai une conſulte avec Monſieur Selle.

Le Roi Fréderic Guillaume premier,

auſſi mort hydropique, étoit ſouvent pendant ſa maladie de très-mauvaiſe humeur. Mais il l'exprimoit tout autrement que ſon *Grand* Fils; & ſur-tout quelquefois d'une maniere tout-à-fait pieuſe & chrétienne.

Il régnoit en Allemagne, juſqu'au milieu de ce ſiecle, & ſur-tout dans les commencemens, une naïveté que l'on ne connoît plus aujourd'hui, & dont on ne peut point ſe faire d'idée. L'on aura peine à croire que l'Epouſe de Fréderic premier de Pruſſe écrivoit à l'Epouſe de George premier à Hanovre.

„ Leibnitz a paſſé hier la ſoirée avec moi, pour ne m'entretenir que des infiniment petits. Hélas! ma chere, qui peut les connoître mieux que moi"?

Fréderic Guillaume premier avoit cette naïveté, mais elle étoit Allemande; je ne ſais s'il commençoit déja à être malade, lorſqu'Il chaſſoit les Berlinois de la promenade, & en envoyoit à Spandau, uni-

quement, parce qu'ils alloient ſe promener; lorſqu'Il réduiſit à quatre cents écus la penſion de mille écus d'un Conſeiller ſecret, parce qu'en paſſant le ſoir devant ſa maiſon, il y avoit vu pluſieurs lumieres; & avoit appris que ce Conſeiller avoit du monde à ſouper; & enfin quand il cracha un jour dans le ſein d'une Dame, dont il trouvoit la gorge trop découverte. Mais lorſqu'Il fut ſérieuſement malade de l'hydropiſie, il ſe faiſoit lire chaque jour en ſe couchant, par ſon valet de chambre, la priere du ſoir. A la fin de la priere, il y avoit une bénédiction. Un ſoir le valet de chambre lut, *Dieu vous béniſſe!* croyant devoir lire ainſi par une eſpece de politeſſe. Cela n'eſt pas écrit là, s'écria le Roi, en lui jettant ce qu'il trouva ſous la main. Lis encore une fois. Le valet de chambre ne comprenant point où il pouvoit avoir manqué, lut encore une fois, *Dieu vous béniſſe!*

J. F. cela n'eſt pas ainſi, s'écria une

ſeconde fois Sa Majeſté, en lui jettant ſon bonnet de nuit à la tête. Mourant de peur, le pauvre valet de chambre lut pour la troiſieme fois, *Dieu vous béniſſe !* Le Roi entra alors dans une horrible fureur, & lui cria " Dieu te béniſſe ! J. F. qui ne ſais pas, qu'au Ciel, je ſerai un J. F. comme toi.... "

Fréderic le Grand ſentoit auſſi qu'Il étoit homme, convenoit de ſa foibleſſe, & de la dépendance de notre nature, mais non pas avec la naïveté Germanique de ſon Pere, non pas d'une maniere auſſi comiquement chrétienne. Il ſentoit profondément & avec un ſentiment de triſteſſe, ce que nous ſommes tous. Ce Héros, ce Conquérant, m'avoit déja dit en 1771, „ hélas, je ne puis pas vaincre tous les obſtacles ! " Lui, le plus Grand homme du dix-huitieme ſiecle me dit, dans le dernier Eté de ſa Vie, je n'ai toujours été qu'un pauvre mortel ; Lui qui, peu avant de

deſcendre chez les Héros de l'antiquité, régiſſoit ſon Empire encore avec une force d'eſprit vraiment Royale, me dit le trentieme Juin 1786, *Je ne ſuis plus qu'une vieille carcaſſe, bonne à être jettée à la voirie.*

D'après ſa philoſophie, Fréderic le Grand croyoit qu'Il devoit ſon exiſtence au pur haſard. Il ſentoit à la vérité vivement ſa dépendance d'une puiſſance ſupérieure, celle de l'âge & du tems; mais ce grand Roi n'avoit point la conſolation, qui s'offre au dernier des hommes; Il n'avoit point la grande conſolation qui dérive naturellement de notre foibleſſe, l'idée de notre dépendance de Dieu, & du but de notre exiſtence au-delà de la vie & du tombeau. Fréderic le Grand regardoit ſa vie comme une vapeur créée par le haſard & que l'âge diſſipoit; Il ne croyoit point à ce qu'Il y avoit de plus noble, de meilleur, de plus grand en Lui, à l'indeſtructibilité de ſon ame: d'après ſa philo-

ſophie, ſon Eſprit étoit inſéparable de ſon corps & périſſoit avec Lui.

Lui que la dépendance du tems & de l'âge attriſtoit ſi ſouvent, ne ſentoit point, que cette même dépendance qui nous rend ſi petits ſous un point de vue, nous éléve ſous un autre point de vue, en nous liant intimément à Dieu. Fréderic le Grand, éprouva ſans contredit, dans les derniers jours de ſa vie, des ſentimens pénibles. Pour l'ordinaire l'homme, par affectation ou par vanité, cache de tels ſentimens, & on ſuppoſe que les Grands hommes qu'on veut louer, ne les ont point éprouvés. Ce grand Roi ne me les cacha point; ils ne s'emparoient que par moment de ſon grand Eſprit; & quoiqu'à l'ordinaire ils détruiſent toute l'activité, toutes les facultés des têtes les mieux & les plus fortement organiſées, Il conſerva cependant juſqu'à la fin, tout ſon courage & toute ſa force; par-là il fut toujours maître de lui-même. Preſque juſqu'à

ſon dernier ſoupir, il vaqua ſans relâche à toutes ſes occupations.

Cependant on a répété dans toute l'Allemagne, que Fréderic s'étoit ſurvécu ſur la fin de ſa vie, que les forces de ſon ame s'étoient affaiſſées, que ſon Eſprit l'avoit abandonné. Il me paroît au contraire, que nombre de Princes ſeroient très-heureux d'avoir, à la fleur de leur âge, l'eſprit que Fréderic avoit le dernier Été de ſa vie; il leur vaudroit aſſurément encore un grand nom; les Généraux, les Miniſtres, les Ambaſſadeurs & les Secrétaires du Cabinet, ſavent que l'eſprit de ce Roi reſpiroit dans tout ce qu'Il fit dans l'Été de 1786; & ce que le Miniſtre Hertzberg a dit là-deſſus, a ſans doute plus de poids que n'en doit avoir le bavardage de toute l'Allemagne. J'ai vu Fréderic dans bien des momens, où il me paroiſſoit très-capable encore de ſe décider pour une guerre; à la vérité, Il n'y auroit pas été en perſonne;

mais on liſoit dans ſes yeux, que ſa tête étoit encore très-ſuſceptible de former les meilleurs plans, & de les diriger parfaitement dans leur exécution. Peu de jours avant que j'arrivaſſe à Potſdam, il écrivit encore de ſa propre main, pour un de ſes Ambaſſadeurs à une des Cours les plus puiſſantes de l'Europe, une inſtruction qu'on m'a aſſuré être un chef-d'œuvre de politique. J'ai encore appris que pendant mon ſéjour à Potſdam, Il avoit pris & manifeſté dans une affaire étrangere, des réſolutions auſſi hardies & auſſi décidées, qu'Il en prit jamais dans l'âge ordinaire de la vivacité & de la vigueur.

Mes Lecteurs liront peut-être avec plaiſir, comment ſe paſſerent les journées du Roi, pendant les dix-ſept jours que j'ai été à Potſdam. On trouve dans les mémoires de Monſieur de Hertzberg ſa maniere de vivre depuis mon départ juſqu'à ſa mort.

Depuis que la maladie de Fréderic étoit devenue ſi ſérieuſe, Il ſe mettoit de meilleure heure à l'ouvrage. Auparavant les Secrétaires du cabinet n'arrivoient que vers les ſix ou ſept heures du matin ; Il les demandoit alors toujours à quatre heures. „ Mon état (ce ſont les paroles à jamais mémorables par leſquelles le Roi annonça ce changement à ſes Secrétaires) mon état me force de vous donner cette peine, qui ne durera pas long-tems pour vous. Ma vie eſt ſur ſon déclin. Je dois profiter du tems que j'ai encore; il ne m'appartient pas, mais à l'Etat ". Quelle leçon pour les Rois, les Princes, les Adminiſtrateurs à venir! car chacun ſait, il n'eſt ni Roi, ni Grand, ni petits Princes qui n'ait beſoin de ſon tems. Chaque matin, à quatre heures, après que Fréderic avoit donné audience à un Adjudant, un huſard de Chambre Lui apportoit tous les rapports de ſes Miniſtres & de ſes Généraux,

toutes les dépêches de ſes Ambaſſadeurs, & toutes les Lettres des différents Pays arrivées de Berlin, pendant la nuit. Il examinoit le tout, & en faiſoit un choix : d'un côté, Il mettoit ce qu'Il vouloit lire Lui-même; de l'autre, ce dont les trois Secrétaires du Cabinet devoient Lui rendre compte. L'on appelloit enſuite les Secrétaires qui étoient obligés de ſe rendre à quatre heures du matin, de Potſdam à Sans - Souci. Le Roi leur remettoit ce qu'ils devoient lire. Ils ſe rendoient dans une chambre hors du Château, liſoient le tout, & en faiſoient des extraits très-courts. Pendant ce tems, le Roi liſoit toutes ſes Lettres ; enſuite, les trois Secrétaires étoient appellés, l'un après l'autre, chacun avoit ſon crayon à la main. D'abord Fréderic dictoit ce qui concernoit les Lettres qu'Il venoit de lire, puis ſes Secrétaires rendoient compte de celles qu'ils avoient lues & extraites, & le Roi leur dictoit ſes ordres &

ſes Lettres, preſque toujours mot pour mot. Voilà, comme à l'ordinaire, depuis quatre à ſix, ou à ſept heures du matin, un ſeul Homme malade régiſſoit un Royaume entier, & expédioit en même tems toutes les affaires étrangeres. Les Secrétaires du Cabinet retournoient enſuite chez eux à Potſdam, & mettoient au net tout ce que le Roi leur avoit dicté, & le lui rapportoient l'après dinée pour qu'Il le ſignât. Mais ce qui ſe fait rarement dans l'adminiſtration des Etats, le Roi reliſoit lui-même toutes ces lettres, tous ces ordres, avant d'y mettre ſa ſignature.

Fréderic auroit donc pu, dès les ſept heures du matin, ſe livrer à l'oiſiveté, & être expoſé à l'ennui, s'il l'avoit voulu; mais c'eſt ce qu'Il ne pouvoit & ne vouloit jamais; c'eſt ce qu'aucun Roi ne veut ni ne peut.

A cette heure-là, on apportoit le billet de cuiſine; mais ſeulement pour le diner,

car le Roi ne ſoupoit point. L'on apportoit auſſi à la même heure, toutes les productions de ſes jardins & de ſes ſerres, qui avoient paru depuis le jour précédent; je les voyois toujours dans de grandes corbeilles ſur les tables de l'antichambre; c'étoient les fruits les plus beaux, & les mieux choiſis; ils conſiſtoient en ceriſes, raiſins, melons, pêches, abricôts, pruneaux, & piſangs; l'on obſervoit, avec la plus grande attention, de ne pas laiſſer une ſeule ceriſe qui eut la moindre tache. Fréderic mangeoit à l'ordinaire de ces fruits.

A huit heures, lorſque j'arrivois, il étoit preſque toujours occupé à lire, ou une traduction françoiſe de quelqu'auteur ancien, ou quelqu'ouvrage concernant l'hiſtoire moderne: la foibleſſe de ſa main étoit ſi grande qu'il ne pouvoit plus ſoutenir un octavo médiocre, ce qui l'avoit engagé à faire mettre en pluſieurs cahiers tous les volumes un peu gros. Depuis huit

heures

heures je reſtois auprès de lui auſſi long-tems qu'il le trouvoit bon, ordinairement une demi heure, mais quelquefois l'heure entiere. Après moi arrivoit, pour chercher le mot de l'ordre, le Commandant de Potſdam, le digne, honnête & doux Lieutenant-Général de Rohdich : cela étoit preſque toujours l'affaire d'un moment, parce qu'à quatre heures du matin, un Officier avoit déjà fait le rapport de tout ce qui s'étoit paſſé aux portes de Potſdam, & dans toute la garniſon : entre neuf & onze heures venoient des Adjutans, & d'autres Officiers auxquels le Roi avoit à parler.

A onze heures paroiſſoit la compagnie de table de Sa Majeſté, Meſſieurs le Comte de Lucheſini, le Général Comte de Goertz ; depuis le commencement de mon ſéjour juſques près de la fin, Monſieur le premier Ecuyer Comte de Schwerin, & depuis mon départ juſqu'à la mort de Sa Majeſté, Monſieur le Miniſtre de

Hertzberg; Monſieur le Comte Pinto, Colonel des Ingénieurs, Piémontois, s'y trouvoit auſſi à l'ordinaire; & outre ceux que je viens de nommer, tantôt un des Généraux, tantôt un des Officiers de l'Etat-Major. Il eſt à remarquer que Fréderic faiſoit inviter chaque matin, tout le monde, même ceux qui mangeoient toute l'année avec lui.

Quelquefois le diner ne duroit qu'une demi heure, le plus ſouvent une heure & demie. Le Roi mangeoit, & preſque toujours de bon appétit, & preſque toujours trop. Il buvoit d'un vin blanc doux de Bergerac en France, mais avec ſobriété. Après le diner, il dormoit toujours, plus ou moins, mais jamais longtems; enſuite il prenoit quelques taſſes de café, comme le matin; puis s'aſſeyoit au ſoleil ſur ſa terraſſe, ou s'amuſoit à quelque choſe: il avoit, par exemple, toujours à faire avec des bijoutiers ou des lapidaires; un jour que j'étois auprès de Lui,

il fit la revue de ſes pierreries & bijoux; dont on eſtimoit à cinq millions d'écus ceux qu'il avoit dans ſa chambre. (1)

Après-midi, j'avois ordre à l'ordinaire de me trouver auprès de Sa Majeſté à trois heures, mais des occupations ou le ſommeil du Roi renvoyoient ſouvent mon entrée d'une demi heure, & plus. L'audience duroit autant que celles du matin.

Alors recommençoient ſes occupations; on apportoit les Lettres pour la ſignature. Un jour, je vis entrer Monſieur le Comte

(1) Les pierres précieuſes étoient une eſpèce de paſſion, de caprice de Fréderic; ſon goût à cet égard étoit ſingulier. Les brillants ne lui paraiſſoient point aſſez beaux. Il avoit toujours devant Lui, outre un magazin ou grande boëte de tabac de plomb, & deux autres boëtes de bois, quatre tabatieres d'agathe de Siléſie; elles étoient garnies de pierres précieuſes de toutes les couleurs, mais ce n'étoient ni des ſaphyrs, ni des rubis, ni des émeraudes, comme je le crois d'abord; mais de vrais brillants, ſous leſquels le Roi faiſoit mettre des feuilles de différentes couleurs.

de Finkenſtein ; à la même heure le Prince Dolgoroucky, Envoyé de Ruſſie, eut ſon audience de congé. Souvent, lorſque je ſortois, des Officiers, des Ingénieurs entroient avec des plans, des deſſins, &c.

La ſociété de la ſoirée du Roi arrivoit à cinq heures & demie; elle étoit compoſée à l'ordinaire de Monſieur le Chambellan Comte de Lucheſini, & de Monſieur le Général Comte de Goertz. Pendant tout le tems que je fus à Potſdam, & même pendant tout celui qu'il y ſéjourna, Monſieur le Comte de Schwerin, Grand Ecuyer, y étoit auſſi admis. Il fut remplacé, deux jours après mon départ, par Monſieur de Hertzberg, qui tout, comme Monſieur le Comte de Schwerin, demeuroit auprès du Roi, & reſta à Sans-Souci juſqu'à ſa mort. Le Roi converſoit toujours très-gayement avec cette ſociété; ces Meſſieurs ſoupoient enſuite entr'eux, & Frédéric ſe faiſoit lire par un jeune homme de Berlin, tantôt de Cicéron, tantôt de Plutarque,

tantôt de Voltaire, jusqu'à dix heures qu'il s'endormoit pour l'ordinaire.

Le Roi passoit donc depuis sa derniere maladie, c'est-à-dire depuis neuf mois, toutes ses soirées avec les Comtes de Lucchesini & de Gœrtz, qui faisoient toute sa société, lorsqu'il n'y avoit aucun des Ministres de Berlin à Sans-Souci. Les six années précédentes, Il les passoit toutes (sinon dans quelques cas extraordinaires) en tête à tête avec Monsieur le Comte de Lucchesini. Mais depuis que l'oppression de Sa Majesté eût augmentée, après la revue de Silésie en 1785 Elle admit en tiers Monsieur le Général Comte de Gœrtz, ne pouvant plus soutenir seul la conversation avec Lucchesini; lequel fut donc six années de suite, tous les jours de la société du Roi; & cinq années, sa seule compagnie de la soirée; nul Philosophe, nul Savant ne connoissoit mieux le caractere de Fréderic le Grand, que ce savant, ai-

mable, & ſpirituel Italien ne l'a connu. Non ſeulement le Roi l'a employé ſouvent dans les affaires étrangeres, dans des commiſſions ſecrettes, mais il l'a fait (d'après ce que le Prince régnant de Deſſau m'a aſſuré,) dépoſitaire de tous ſes ſecrets; enſorte qu'il connoît auſſi bien les affaires intérieures de l'Etat de la Pruſſe, que les affaires étrangeres, dont il a été parfaitement inſtruit, par le feu Roi. Auſſi le digne Prince de Deſſau me dit que le Roi actuel avoit (lors de ſon avénement au trône) adreſſé ces paroles flatteuſes au Comte de Lucheſini: « Vous futes le meilleur ami du feu Roi, ſoyez auſſi le mien. » Lucheſini étoit proprement *l'Ami Littéraire* de Sa Majeſté. Elle ne liſoit plus avec plaiſir de nouveaux livres, l'on ſait qu'Elle n'en a jamais lu d'Allemands, excepté la Bible, & *le vrai Chriſtianiſme d'Arndts*, les deux ſeuls livres que le Roi ſon pere lui avoit laiſſé dans ſa priſon de Küſtrin; Lucheſini liſoit tout, car il eſt

auſſi verſé dans la Littérature Allemande que qui que ce ſoit ; enſorte qu'il étoit en état de rendre compte au Roi, des nouveautés Litteraires d'Allemagne, avec autant de facilité qu'il en pouvoit avoir à lui faire connoître tout autres productions étrangeres.

L'homme déſire toujours de pouvoir dépoſer quelque part ſes penſées, & ſes propres ſentimens ; bien des Princes choiſiſſent pour dépoſitaires leurs valets de chambre, ou le gardien de leurs chiens de chaſſe. Fréderic le Grand avoit eu le bon eſprit de choiſir Lucheſini ; il fut ſur-tout le confident de tous ſes ouvrages littéraires ; il lui donnoit tous ſes manuſcrits à lire, & s'en entretenoit avec lui. Perſonne donc ne ſeroit plus que lui à même de publier les ouvrages de ce Roi, en les enrichiſſant d'explications & d'éclairciſſemens de la propre bouche de Fréderic. Lucheſini, qui n'oublie rien, eſt à cet égard plus riche, plus inépuiſable en anecdotes que perſonne ne l'eſt, ni ne peut

l'être. S'il avoit pu être l'hiſtorien de ce Céſar moderne, il en eut au moins connu *l'hiſtoire Littéraire* de tous les ouvrages, & il en auroit réſulté qu'on eut priſé bien davantage pluſieurs petites pieces qui ne paroiſſent foibles que manque de connoître l'à-propos qui les fit naître, & dont Lucheſini a été inſtruit de Sa Majeſté Elle-même. Mais tout cela ſera enterré avec lui, s'il ne fait ce dont je l'ai prié inſtamment, & dont je le prie encore ici au nom de l'Univers, & de la poſtérité.

Le Comte de Lucheſini a dans ce moment trente deux ans; la nobleſſe de ſon caractere, ſon honnêteté, ſa probité, ſa droiture, ſon amour pour le vrai, ſa prudence, ſa fidélité, ſa grande pénétration, ſa prodigieuſe mémoire, ſon érudition, ſon profond génie philoſophique & politique, me garantiſſent, qu'il ſeroit à même à cet égard de faire tout ce que j'attends de lui; & ce qu'aucun homme vivant ne peut faire, com-

me lui. Par là il mériteroit la reconnoiſſance de la poſtérité, & acquerroit ſûrement une gloire immortelle. J'ai vu dans ſa propre maiſon à Potſdam une preuve de la confiance que le Roi avoit dans ſa diſcrétion. Je lui demandai ce qu'étoit devenue la correſpondance de Sa Majeſté avec d'Alembert. Le Miniſtere de France, me dit-il, croit toute cette correſpondance ſacrifiée à Vulcain ; le jour que d'Alembert mourut, Monſieur de Vergennes, Miniſtre d'Etat, ſe tranſporta dans ſa maiſon, & demanda, par ordre du Roi de France, *toutes les lettres du Roi de Pruſſe à d'Alembert.* Les lettres furent livrées au Miniſtre qui les brûla au moment même. Mais, malgré cette précaution, continua Luchefini, cette correſpondance n'eſt point détruite, comme le Miniſtere de France le croit ; car quoique toutes ces lettres fuſſent écrites de la propre main du Roi, cependant elles furent, par ordre de Sa Majeſté, toutes copiées par

Monſieur Cat; Fréderic n'envoya jamais que les copies à d'Alembert, & garda les originaux. Pour me le prouver, Luchefini ouvrit ſon bureau, & me montrant ſix grands paquets, il me dit : voilà toutes ces lettres du Roi à d'Alembert; il y en a ſurement pluſieurs centaines : les réponſes du dernier au Roi exiſtent pareillement encore. Vous connoiſſez l'écriture de Sa Majeſté, ajouta Luchefini; je vais prendre au haſard quelques Lettres, & vous verrez que ce ſont bien des originaux. Il lut une lettre, & me la donna enſuite à lire; une partie traitoit d'objets littéraires, philoſophiques & théologiques; l'autre contenoit des ſarcaſmes ſur des nouvelles politiques : tout étoit dit d'un ton très-décidé, très-hardi : probablement peu de Savans François, peu de Philoſophes, & ſur-tout peu de Théologiens & de Miniſtres d'Etat ne liroient ces lettres, qui, ſelon toute apparence, ne feront jamais im-

primées, sans en être vivement affectés. D'après tout ce que mes liaisons avec le Comte de Lucchesini, m'ont fait connoître des ouvrages de Fréderic, je crois qu'ils ne seront jamais tous imprimés. La seconde question que je lui fis, fut s'il étoit vrai que le Roi eût écrit l'histoire de la guerre de sept ans, qu'un jour, par une étourderie d'un Page, tout le manuscrit en avoit été brûlé, & que le Roi ne dit, pour toute plainte au Page qui se jetta à genoux pour lui annoncer ce malheur, que ces mots, *ainsi j'écrirai encore une fois cette histoire ?* Lucchesini m'assura que cette anecdote étoit vraie, & qu'en effet, Fréderic avoit écrit pour la seconde fois toute l'histoire de la guerre de sept ans.

Un Poëme Héroï-Comique dans le goût de la *Pucelle d'Orléans*, du sujet & du but duquel je ne veux, ni ne puis faire mention, & qui, à ce qu'on me dit, sera peut-être imprimé, étoit destiné à l'être il y a plusieurs années; le célebre graveur Schmid

de Berlin avoit déjà gravé les planches qui devoient l'orner, mais le Roi ayant changé d'avis, le poëme ne fut point imprimé, & les planches furent brisées. Monsieur le Conseiller Brandes d'Hanovre, qui possède tout ce qui a jamais été imprimé ou gravé de beau dans le monde, possède ces gravures.

Un autre poëme héroï-comique, sur la division de la Pologne, aussi dans le goût de la *Pucelle d'Orléans*, que le Roi n'avoit point dessein de faire imprimer; & qui probablement ne le sera jamais, se trouva, il y a quelques années (au grand chagrin du Roi) sous presse à Hambourg. Un Libraire connu l'annonça, & en cita en même tems quelques passages: cette publication parvint à Luchesini, qui fut dans la plus grande surprise, lorsqu'il vit que les passages cités étoient copiés mot pour mot du manuscrit du Roi. Il alla chez Sa Majesté pour l'instruire de ce fait; Frédéric fut aussi étonné que Luchesini; il n'avoit confié ce manuscrit

qu'à Voltaire, & à une seule autre personne. Qu'y-a-t-il à faire dans cette conjoncture? demanda le Roi. Luchesini répondit: envoyer, le plutôt possible, un courier à Hambourg, ordonner au Résident de Prusse, d'aller incessamment chez le Libraire, demander avec les plus fortes menaces, & le manuscrit, & toutes les feuilles imprimées; & enfin payer pour cela le Libraire d'une maniere digne d'un Roi. Ce projet, qui plut à Fréderic, fut ponctuellement & heureusement exécuté; quatre feuilles étoient déjà imprimées. J'ai appris de quelqu'un, à Hanovre, que Voltaire avoit volé ce poëme à Fréderic, en le faisant copier, & s'appropriant la copie; que Beaumarchais avoit acheté ce manuscrit des héritiers de Voltaire, & l'avoit vendu à Hambourg.

Fréderic, dès sa premiere jeunesse, parloit & écrivoit déjà de préférence en François; aussi aima-t-il pendant toute sa

vie, la Littérature Françoiſe, & écrivit-il tous ſes ouvrages dans cette langue. Mais pourquoi ne fit-il point attention à la lumiere que Gotſched, & une douzaine de Profeſſeurs de Leipſic, répandirent, depuis 1740, dans toute l'Allemagne? Je répondrai: PAR MODESTIE; car malgré qu'il ait dévancé de beaucoup *toute la ſeconde moitié* du dix-huitieme ſiecle, il ſe ſentoit cependant dans ces ſortes d'objets de Littérature ſi reculé lui-même, qu'il ne regardoit jamais de Sans-Souci à Leipſic; & pour ce qui concerne l'empire de la mode, il étoit aſſez grand pour ne point en dépendre; & reſtoit volontiers en arriere de ſon ſiecle. Son armée fût, juſqu'à ſa mort, habillée comme elle l'étoit à ſon avénement au trône. Il négligea même, à cet égard, des changemens très-néceſſaires, que ſon ſucceſſeur a été obligé de faire; & il ne les négligea uniquement, que parce qu'ils étoient des changemens. Par une ſuite de cette façon

de penſer, les habits de ſes laquais & de ſes chaſſeurs avoient, en 1786, la même coupe qu'ils avoient en 1740. Sa conſtance dans ces minuties tenoit à la ſolidité de ſon caractere & de ſes penſées; c'eſt la vraie raiſon pour laquelle il ne faiſoit point de cas de la Littérature Allemande. Malgré cela, il ne mépriſa point les Muſes Allemandes, au contraire, il ne leur diſputa jamais le rang qu'elles méritoient, qu'elles tenoient, & il ſe contenta de ne point les cultiver. Pendant ſon adoleſcence, nous n'avions point encore de Voltaire Allemand; nos génies n'étoient point encore nés; c'eſt ce qui fut cauſe que Fréderic s'en tint à la Littérature Françoiſe qui, dans les premieres années de Louis XIV, étoit déjà auſſi avancée, auſſi floriſſante, que ne l'eſt aujourd'hui, mais cent ans plus tard la Littérature Allemande; voilà pourquoi il ne lut point de livre Allemand. Son amour pour la Littérature étrangere, ſur-tout pour la Littérature Fran-

çoiſe, ſe fortifia auſſi d'un autre côté, par ſon commerce intime & journalier avec Algarotti, Voltaire & d'Argens; depuis les deux premieres guerres de Siléſie, il avoit ſans-ceſſe auprès de lui ces hommes célebres; ce furent les jours les plus calmes & les plus beaux de ſon régne. L'agrément, le charme de leur ſociété, ſurpaſſoit tout ce que le Roi voyoit, entendoit, & ſavoit de l'eſprit de ſociété des Savans Allemands. Sulzer aimoit & reſpectoit les Allemands, mais il convenoit toutefois que nombre de leurs Savans, ſans uſage du monde, auroit été cruellement embarraſſés dans la ſalle de marbre de Sans-Souci, aſſis à table entre le Roi, Voltaire, Algarotti, d'Argens; & que cette ſituation leur auroit *donné plutôt la colique* que de l'eſprit aimable.

Sulzer m'a ſouvent aſſuré qu'il étoit mille fois plus agréable, plus piquant, d'entendre converſer enſemble, Voltaire, Algarotti & d'Argens, que de lire le livre le mieux

mieux écrit, le plus amusant; aussi ce Philosophe équitable, ce bon patriote, ne s'étonnoit-il point qu'un Savant Allemand, pesant, gauche dans tout ce qu'il faisoit & disoit, parut bien sot au Roi en comparaison de ces têtes vives & bouillantes; il m'a assuré que le Roi croyoit qu'un bel esprit Allemand étoit un être absolument imaginaire; aussi, malgré que l'on vit tous les jours s'augmenter le nombre des beaux-esprits Allemands, l'on n'en vit jamais dans la salle de marbre de Sans-Souci; mais l'on y vit Voltaire, Algarotti, & d'Argens. Ces soupers du sallon de marbre du petit Château de Sans-Souci, si bien nommé séjour solitaire, séjour de la paix, du bonheur de la vie domestique, de la belle nature, & des Muses; ces soupers duroient si avant dans la nuit, que les domestiques, qui servoient à table, en contractoient des enflures aux jambes: l'on buvoit du Champagne dans ces fêtes nocturnes des Muses & de l'es-

prit. Il n'y a ſûrement point d'endroit en Allemagne, où l'on ait fait briller autant d'eſprit que dans le ſallon de marbre de Sans-Souci ; c'eſt ce que je me diſois ſouvent aſſis entre les colonnes Corinthiennes, vis-à-vis de *Vénus Urania* & d'Apollon, tenant à la main le livre de Lucrece, dans lequel on lit, en grands caracteres dorés : *Te ſociam ſtudeo ſcribundis verſibus eſſe, quos ego de rerum natura pangere conor.*

Fréderic ne mépriſoit point les Allemands, malgré qu'Il ne prioit aucun de leurs Magiſters *à diner*. Toutes ſes grandes idées furent exécutées par des Allemands ; c'eſt par leur ſecours, qu'il ſe ſignala par tant d'actions hardies & immortelles. Il ne mépriſoit point non plus la langue Allemande ; toutes les lettres qu'on lui écrivoit ſur les affaires de ſon Royaume, tous les rapports des Miniſtres & des Généraux, tout ce qui regardoit l'armée entiere, devoient être écrits en Alle-

mand. Il parloit même dans cette langue aux Officiers François qu'il avoit dans ſon armée. L'Académie ſeule des Sciences de Berlin étoit obligée de lui écrire en François, & il lui répondoit dans la même langue. Tout cela étoit établi, & continua de même depuis le commencement de ſon Regne juſqu'à la fin. Lui-même s'habilloit en 1786 préciſément comme il l'étoit en 1740. J'ai eu ſous la main toute ſa garderobe (excepté deux ſurtouts, celui qu'il portoit & une autre qu'il ne portoit jamais), elle conſiſtoit en deux uniformes d'été, & deux d'hyver. Le ſurtout, qu'il ne portoit jamais, étoit de ſatin bleu de ciel, brodé en or par ſa ſœur, la Ducheſſe douairiere de Brunſwic; il ne le mit jamais, parce qu'il le trouva trop beau pour lui.

Quoique Fréderic ne liſoit que des livres françois, & point du tout d'allemands, qu'il faiſoit plus de cas de Voltaire, que

de Gotſched, il n'en fut pas moins Grand & Bon de tout tems, dans tout ce qu'il fit; & l'on a toutefois, malgré cela, douté juſqu'à ſa mort de ſa bonté. Le Comte de Mirabeau n'a pas eu honte de dire dans ſa fameuſe Lettre à Fréderic Guillaume ſecond : « Fréderic mérita l'admiration des hommes, mais jamais leur amour ». La conduite du Roi à mon égard, & bien des paroles que j'ai entendu de ſa bouche, prouvent la bonté de ſon cœur; car ſans cette précieuſe qualité, il ne ſe ſeroit point montré à mon égard auſſi amical, & auſſi reconnoiſſant qu'il le fit. Lorſque j'eus un jour le bonheur de le conſoler dans un moment d'abattement, ſans une vraie bonté de cœur, il ne m'auroit pas dit : « Je n'ai jamais de plus grand plaiſir, que quand je puis faire bâtir une maiſon à un pauvre homme; rien en ma vie ne m'a fait plus de peine, que lorſque j'ai vu que l'on ſoignoit mal, dans leurs maladies & leurs bleſ-

ſures, mes braves ſoldats qui ſacrifioient ſi noblement leur vie pour la patrie; de tout tems rien ne m'a autant affligé, que lorſque je me ſuis vu la cauſe innocente de la mort d'un homme quelconque ». Il me ſemble, que s'il en fut jamais, ce ſont là des traits d'humanité, des traits d'un cœur noble & ſenſible. Haller paroit vouloir inſinuer, dans le troiſieme livre d'Uſong, que, ſelon Fréderic, il n'y avoit point de différence entre le bien & le mal, & que ce grand homme avoit placé le vice au-deſſus de la vertu; cependant toutes les notices ſûres & vraies de mon Héros, ſont pleines de ce que la vertu a de plus aimable, de traits de bonté, de douceur, d'une conſtante diſpoſition à ſe prêter aux diverſes ſituations des hommes, enfin d'humanité, de ſenſibilité, de la bienveillance la plus paternelle envers tous ſes ſujets. Lorſque ſon Pere, qui n'étoit rien moins que bon Pere pour lui, le fit appeller à ſon

chevet dans les dernieres heures de ſa vie ; on le vit ſortir très-affecté, pleurant, & conſterné de douleur. Des larmes dans cette ſituation, ſignifient tout autre choſe que les larmes que nous autres nous verſons. Mais qu'on liſe ſeulement ſes Lettres tendres & intéreſſantes à Suhm, les Lettres charmantes & amicales qu'il écrivit pendant la guerre de ſept ans à la vieille Comteſſe de *Camas:* & qui pourroit, après les avoir lues, y méconnoître le cœur, le caractere du Prince Héréditaire, & du Roi? Son phyſique n'étoit pas robuſte ; la ſenſibilité de ſes nerfs, & quelques excès lui avoient déja cauſé bien des maux dans ſa jeuneſſe. Il s'étoit épuiſé & énervé de trop bonne heure avec les femmes: l'année avant ſon avénement au trône, il avoit avoué ſon impuiſſance à Suhm. Ma malheureuſe expérience, lui écrivait-il, me fait Médecin. Mais qui jamais fut mieux que lui endurcir & fortifier ſon corps par la trem-

pe de ſon caractere & celle de ſon eſprit.

C'étoit-là un ſujet de triomphe des François, au commencement de la guerre de ſept ans, peu avant la bataille de Rosbach.

Avec le Marquis de Brandebourg, (c'eſt ainſi que les Lieutenans & Enſeignes François appelloient Fréderic le Grand), nous eſpérons avoir vite fait, diſoient-ils; comment un Roi impuiſſant ſauroit-il nous faire la guerre ? A de certains égards, les François avoient raiſon, car là où cette faculté manque, la tête d'un homme ordinaire peut conſerver du bel eſprit, de la bonne humeur, mais rarement du vrai génie, de l'énergie, de la force d'eſprit. Les François ſe croyoient par cette ſeule raiſon (avant la bataille de Rosbach,) ſi ſûrs de leur fait, que l'on aſſuroit à Verſailles, qu'on alloit bientôt amener le Roi de Pruſſe priſonnier à Paris. Une Dame à qui on le diſoit, répondit: tant mieux,

j'aurai au moins le plaiſir de voir une fois un Roi. Il parut dans le même tems une épigramme ſur Fréderic, attribuée auſſi à une Dame, & où l'on diſoit, qu'il étoit le plus grand des Héros & des Rois, mais où l'on ajoutoit, ah ! que n'eſt-il homme ?

Il étoit foible de nature, & cependant, n'étant que Prince Héréditaire, il étoit déja décidement Philoſophe ; les petites ſingeries de l'exercice militaire lui répugnoient, les délices cependant de ſon Pere, & de tant de Princes. Son Pere ayant fait faire un jour, depuis l'aube du jour juſqu'à la nuit, des tours à droite & à gauche, il écrivit à Suhm : « Nous nous tuons ici à force d'exercice, nous y perdons avec des niaiſeries un tems qui ne reviendra jamais ». Dans une autre Lettre à Suhm, il nomma toute cette vanité militaire de vrais enfantillages. Au milieu des revues de ſon Pere, Il ſoupiroit après ſes livres, ſa vigne, ſes melons & ſes ceriſes ;

il préféroit à tout ſes études. Prince Royal, il n'étoit avare que de ſon tems, & ſemoit ſans ceſſe pour l'avenir. Il ne comprenoit point, quelqu'élégant qu'il fut du reſte alors, comment on pouvoit parler de modes, d'habillemens & d'autres objets concernant les femmes ? comment on pouvoit s'occuper auſſi ſérieuſement de pareilles miſeres, s'ennuyer ſans ceſſe, & nonobſtant craindre la mort ? La vie des Cours ne lui paroiſſoit pas une vie.

Les victoires de Münich ſur les Turcs, l'agiterent & l'inquiéterent au milieu de ſa douce philoſophie. Il me paroît que cette inquiétude étoit déja le germe de l'ardeur pour la gloire des armes, qui, depuis, ſe développa dans le cœur de Fréderic ; mais ces premieres diſpoſitions ſemblerent bientôt après avoir diſparues. Il écrivit le 26 Novembre 1737 à Suhm : „ Ne me parlez pas, cher Suhm, de diſpoſitions de Héros, à moins que ce ne ſoit à l'égard de l'ami-

tié ; ſi, pour être Héros, un bon cœur, la fidélité, l'humanité, ſont auſſi néceſſaires que la rage féroce du guerrier & du conquérant ; ſi un choix d'hommes qui puiſſent nous être utiles, remplace cette grande force d'eſprit qui imagine les grands plans ; ſi la douceur & la bonne volonté valent mieux que cette activité indomptable des hommes qui paroiſſent nés pour renverſer l'Univers entier ; dans ce cas, oui, j'aſpire à être héros, mais ſous ces ſeules conditions ; la bonté & la douceur forment le bon citoyen, non le grand homme : par cette raiſon je ne ſuis point aſſez vain, pour aſpirer à un grand nom ; j'aime mieux n'être qu'homme, puiſqu'on ne l'eſt qu'en faiſant tout le bien dont la ſituation où l'on ſe trouve, peut en fournir les moyens. Voilà ce qu'écrivoit Frédéric trois années avant qu'il montât ſur le trône ; les Berlinois cependant ne connoiſſoient rien de ſa grandeur ; on leur diſoit qu'il don-

noit à Rheinsberg de jolies fêtes, qu'il aimoit les filles & la muſique, qu'il avoit un joli pied, qu'il danſoit divinement; & tout Berlin ſe promettoit avec ſon regne des jours d'or, des fêtes continuelles, des comédies, des opéras & des redoutes.

Ce n'étoit pas tout-à-fait l'idée de Fréderic Guillaume ſon Pere, lorſqu'il diſoit ſur ſon lit de mort à la Reine ſon Epouſe. « Eh bien! vous allez vous réjouir de ma mort; à préſent on va s'amuſer à Berlin; mais rappellez-vous de ce que je vous dis, à la fin tout ira autrement. » Fréderic n'étoit pas né guerrier, mais il fut le plus grand, le plus hardi guerrier, & le premier Général de ſon ſiecle, parce qu'il dut & voulut l'être; malgré ſon penchant à une vie molle, il ſe paſſait des commodités de la vie les plus ordinaires, dont perſonne même ne ſe prive. Etant Roi, il n'eût jamais de robe de chambre, ni de bonnet de nuit, ni de pantoufles; dans ſon lit,

il ne dormoit jamais que le chapeau ſur la tête. Un jour qu'il me vit avoir froid, il ſe plaignit de la rigueur du climat d'Allemagne, & ajouta, qu'il avoit toujours été très-ſenſible au froid & à l'humidité. Néanmoins il s'attira ſa derniere maladie, parce qu'aux dernieres grandes manœuvres de Siléſie en 1785, il fut, depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans manteau, ni ſurtout, à cheval devant ſon armée, par un tems très-froid, une pluie très-forte, & qu'enſuite, il dina ſans quitter ſes habits mouillés, dans une grange ouverte, avec ſes Généraux & des Etrangers de toute nation.

Fréderic avoit une activité, une force d'eſprit qui étoit, preſque, plus qu'humaine; il en réſultoit, que ſouvent il exigeoit de ſes Généraux, de ſes Miniſtres, de ſes ſoldats & de ſes Médecins, des choſes au-deſſus de la force ordinaire de l'homme.

Les Pruſſiens n'entendent rien aux ſieges: voilà ce qu'on entend répéter ſouvent à des

Officiers François & Allemands. Fréderic avoit d'auſſi bons ingénieurs, & d'auſſi bons artilleurs dans ſon armée qu'un autre Souverain; mais il vouloit toujours qu'ils fiſſent des miracles avec peu d'argent; il n'employoit jamais que la moitié de ce qu'on lui demandoit pour un ſiege. Devant Prague, en 1757, il n'avoit, à trente milles à la ronde, pas un ſeul canon de gros calibre. La garniſon d'Ollmüz étoit, en 1758, deux fois plus forte que ne l'étoit l'armée des Pruſſiens qui l'aſſiégeoit; la Ville avoit deux communications ouvertes avec l'armée Autrichienne; ſon vaſte génie entreprenoit tout avec la moitié, le quart des forces néceſſaires à d'autres, & tout lui réuſſiſſoit. Quelle ne ſeroit pas ſa joie, s'il ſavoit que le Duc de Brunſwic a pris, en Hollande, des batteries & des forteresſes, avec une poignée de cuiraſſiers, & des vaiſſeaux armés de canons, avec des huſards.

Malgré toute la ſupériorité de ſon eſprit,

de ſon courage, la façon d'être privée du Philoſophe de Sans-Souci, reſta toujours ſimple & douce. Là où il n'étoit pas obligé d'être Héros & Roi, il aimoit à être homme. Dans la muſique, dans la peinture, même dans la couleur de ſes meubles, il aimoit le doux, le flatteur. Son goût pour la peinture du grand genre Italien, ne ſe décida que très-tard; mais il avoit toujours de la répugnance pour le terrible de cet art, il trouvoit qu'il avoit été créé pour des bourreaux. On l'a vû crier au ſecours, avec tous les ſignes de la plus vive crainte, & de la plus grande angoiſſe, un jour qu'une fille riſqua de ſe noyer ſous ſes fenêtres à Potſdam.

Mais Fréderic ne laiſſa pas ſoupçonner des ſentimens de douceur, lorſque les deux tiers de l'Europe étoient armés contre lui, & menaçoient de le détruire; il ne conſerva pas l'honneur de ſa maiſon, l'immortalité de ſon nom, il ne trouva pas ſon ſalut, dans un mo-

ment où tout parut perdu pour lui, par de la douceur & de bonnes paroles. Un lion griévement bleſſé ne préſente jamais amicalement ſa patte à ſes perſécuteurs. Des ſophiſtes peuvent dire : que la bienfaiſance éclairée qui organiſe & vivifie les Empires, ne s'eſt point encore montrée ſur le trône pure & ſans mélange : des politiques froids & durs peuvent mépriſer les millions d'écus que Fréderic a diſtribués, depuis la guerre de ſept ans, à ſes ſujets ; ils peuvent dire, tant qu'ils voudront, qu'il a donné d'une main pour prendre le double de l'autre ; ils ne diront jamais qu'une abſurdité ; car Fréderic ne donna pas aſſurément pour les placer à de gros intérêts tous les millions qu'il répandit ſur ſes ſujets qui avoient ſoufferts des incendies, ou des inondations.

De tout ce que la plume d'un grand Miniſtre, plein de génie, a tranſmis ſur ce ſujet à la poſtérité ; tout ce que les Hiſtoriens en pourront dire dans leurs ouvrages im-

mortels; de tout ce qu'un grand guerrier François (1) a dit à ſa Nation, rien n'éleve & ne touche autant l'ame, que les deux anecdotes ſuivantes, pleines de nobleſſe & d'humanité, qui, à mon avis, ſont les preuves les plus authentiques de la bonté de cœur du Roi. Ces deux anecdotes nous ont été racontées par un des hommes que j'aime, que j'eſtime & reſpecte le plus, Monſieur le Lieutenant-Général de Stamford, aujourd'hui Chambellan du Prince Stathouder & digne Gouverneur des deux Princes d'Orange : je les raconterai ici, duſſent-elles être déja imprimées ailleurs.

Le Roi ſe trouvoit un jour ſeul dans ſa petite chambre de Sans-Souci : devant la fenêtre ouverte étoit un coffret plein de rouleaux

(1) Monſieur le Comte de Guibert, dans ſon Eloge du Roi de Pruſſe; Londres (Paris) 1787.

rouleaux de ducats. Il ſommeilloit ; en conſéquence il ne vit point un de ſes laquais, qui, dans ce moment là, paſſa près de la fenêtre ; celui-ci voyant que le Roi dormoit, prit ſans façon un group de ducats ; mais Fréderic s'apperçut bientôt que ce rouleau lui manquoit. Il appella un de ſes huſards de chambre, & lui dit : il me manque un rouleau de ducats, & je veux ſavoir qui me l'a volé. Le huſard de chambre très - effrayé, aſſura le Roi qu'il n'en avoit aucune connoiſſance, que Sa Majeſté ſe trompoit peut-être, qu'il lui paroiſſoit impoſſible qu'on eût pu voler en ſa préſence ces ducats. Si tu ne peux pas, répondit le Roi, me nommer le voleur, je te rendrai reſponſable du vol. Le pauvre huſard tout conſterné repréſenta encore à Sa Majeſté, qu'il ne pouvoit pas répondre de ce qui ſe paſſoit dans ſon appartement, lorſqu'il n'y étoit pas. Je ne ſuis pas injuſte, dit Fréderic, mais tu dois connoître

tes camarades, & ſavoir s'il y a un coquin parmi eux ?

Dès ce moment, le huſard chercha parmi tous les domeſtiques, à découvrir le voleur, & réuſſit. Le Roi fit entrer le fripon dans ſa chambre, & lui dit : coquin, tu m'as volé un rouleau de ducats ; tiens, en voici encore un de même valeur ; cours, ſauve-toi de ma maiſon, éloigne-toi du pays, auſſi vite que tu le pourras, ne perds point de tems, car ſans cela, ils te pendront infailliblement.

Un autre huſard de chambre lui avoit volé, peu à peu, juſqu'à la ſomme de vingt mille écus ; il avoit en outre accepté des préſens de pluſieurs Miniſtres de Puiſſances étrangeres réſidents à Berlin, pour leur faire part de tout ce qu'il voyoit & entendoit. Le Roi apprit cette perfidie, fit venir ce huſard de chambre, lui reprocha ſon crime, & lui dit : tu m'as volé, tu m'as trompé ; pour punition, je te fais tambour.

Le Roi demanda un Adjudant & lui ordonna de placer, ſur le champ, cet homme comme tambour. Le huſard ſe retira avec l'Adjudant, alla ſous prétexte de chercher quelque choſe dans ſa chambre, & s'y brula la cervelle. L'Adjudant en vint tout de ſuite faire le rapport au Roi, qui en parut très-inquiet, & lui demanda : mon Dieu ! dites-moi donc, aurais-je traité cet homme trop durement ?

D'après des traits pareils, Fréderic le Grand a mérité aſſurément dix fois pour une, le nom de Salomon du Nord. Auſſi Veſtris, le danſeur, diſoit-il à Paris, qu'il n'y avoit que trois grands hommes au monde, le Roi de Pruſſe, Voltaire, & lui : mais Veſtris étoit un fou, & le cauſtique Voltaire un impertinent. On ſait que ce dernier s'eſt permis de dire, qu'il avoit donné à Fréderic le ſobriquet de Salomon du Nord, & qu'il lui étoit reſté ; mais il eſt des ames qui trouvent du poiſon partout,

& qui ſe plaiſent à le recueillir, puis à le répandre par des épigrammes.

Peut-être il ne paroîtra pas abſolument hors de place que je diſe ici un mot ſur les chiens du Roi; ſon amour pour eux eut-il été porté trop loin, il eſt du moins toujours une preuve à ajouter à tant d'autres, du cœur bon & aimant de Fréderic; il n'a pas trouvé chez tous les hommes, la même fidélité, & le même attachement que chez ſes chiens, & c'eſt vraiſemblablement par cette raiſon qu'il les aimoit avec cette paſſion. Je vis toujours deux de ces animaux établis dans ſa chambre; c'étoient des petits levriers d'Italie; l'un étoit toujours couché ſur une chaiſe couverte de ſatin bleu, à côté du Roi: l'autre occupoit un grand canapé de la même étoffe; ils ne bougeoient & n'aboyoient jamais lorſque j'entrois. Quand Fréderic ſe faiſoit porter vers le ſoir ſur la terraſſe pour jouir du ſoleil, l'on plaçoit toujours une chaiſe à cô-

té de Lui pour un de ſes levriers. Nul étranger n'approchoit alors de la terraſſe, ſans que les chiens n'en avertiſſent. Le Roi, qui aimoit la ſolitude & le repos plus que toute autre choſe, ne pouvoit plus ſouffrir, ni qu'aucun étranger qu'il n'avoit pas déſiré, approchât de ſon hermitage, ni même qu'on le vit de loin.

Lorſqu'il fut en 1785, & pour la derniere fois, à la revue de Siléſie, l'un de ſes chiens étoit malade; il ordonna qu'on lui envoyât chaque jour un courrier, pour lui apporter des nouvelles de ſon état. A ſon retour, ce petit animal étoit mort & enterré; il le fit déterrer, pour le voir encore une fois, s'enferma tout le jour, & pleura comme un enfant. Monſieur de Stamford eſt encore mon autorité de cette anecdote.

Perſonne ne peut diſconvenir que la bonté de cœur, tout ce qui l'accompagne, & ſes doux effets ne faſſent tou-

jours notre plus grand bonheur ſur cette terre. Sans la bonté du cœur, le génie, l'eſprit, & toutes ſes facultés les plus brillantes, ne donnent jamais des jouiſſances parfaites. Perſonne n'en étoit plus perſuadé que Fréderic le Grand : on conſerve à Berlin le ſouvenir d'un nombre infini de traits de bonté de ce grand homme, traits dignes d'une ame céleſte, qui imprimés, repétés de bouche en bouche, ſeront tranſmis à la Poſtérité.

Mais lorſqu'on commettoit l'impertinence d'approcher de lui, avec quelque platitude, quelque jeu de mots, quelques traits de bel eſprit, on ne le trouvoit plus, il eſt vrai, bon, doux, & patient, il ſavoit fort bien expédier ſéchement, ou tourner ſans façon le dos.

Fréderic s'eſt pluſieurs fois plaint, ſur-tout dans ces dernieres années, d'être excédé de platitudes de la part des étrangers ; le plus ſouvent, de celle de jeunes Français,

qui (à ce que m'a dit Monſieur le Comte de Luchefini,) ſurpaſſoient, par leur impertinence, tout ce qu'il eſt poſſible d'imaginer. Le Roi dit un ſoir à Luchefini: " aujourd'hui on m'a préſenté un Officier Français. Je lui ai demandé de quel Régiment êtes-vous ? Sire, m'a-t-il répondu, je ſuis du Régiment de Rouſſillon, autrement Trouſſe-cotillon. Votre ſerviteur, lui ai-je dit, & j'ai planté-là mon fou ". Il déteſtoit les courbettes & les compliments dont on eſt ſi prodigue à la Cour ; il aimoit dans tout de la franchiſe, de la hardieſſe & de la loyauté ; il n'étoit rien dont il fit plus de cas que de l'honnêteté. Quoiqu'il pouſſât ſouvent la bonté & la condeſcendance un peu trop loin, peut-être, cependant jamais il ne manqua à ſa dignité, même dans les choſes de ſimple étiquette.

Deux Chambellans du Pape, lui ayant fait demander par le Général Lentulus une audience, il la leur accorda, & leur fit

ſavoir l'heure où il les recevroit ; Lentulus ayant mal compris le Roi, ou voulant être plus poli que lui, ajouta que Sa Majeſté vouloit qu'on fit chercher ces Chambellans dans ſon équipage. Bien des gens avoient à la vérité à leur diſpoſition les équipages du Roi ; moi-même j'en eus un tout le tems de mon ſéjour à Potſdam ; mais cet équipage conſiſtoit dans un carroſſe de l'écurie du Roi, qui avoit plus mauvaiſe mine qu'un carroſſe de louage ordinaire ; & attelé de deux chevaux, qui, comme ma femme & moi, nous nous en ſervions, reſterent long-tems un jour engagés dans les ſables, à une demi lieue de Potſdam. L'intention de Sa Majeſté n'avoit pas même été que ces Meſſieurs fuſſent amenés dans un de ces équipages-là ; malheureuſement le domeſtique qui reçut les ordres de Lentulus, comprit auſſi mal ce Général, que celui-ci avoit mal ſaiſi l'intention du Roi ; l'on attela donc de ſix ſuperbes chevaux,

l'une des plus belles voitures Royales, & l'on amena avec cette pompe les Chambellans devant le Château de Potſdam. *Pour troiſieme malheur*, le Roi ſe trouva à la fenêtre; voyant arriver les deux Italiens en triomphe, il demanda qui arrivoit de la ſorte; & quand on lui eût dit que c'étoit les Chambellans du Pape, il ſe mit très en colere de cette bévue, ordonna qu'on renvoyât dans le moment même ce carroſſe, & qu'on en fit venir tout de ſuite un de louage pour les remener chez eux. L'étonnement des Chambellans à leur ſortie du Château fut extrême; ils demanderent à un domeſtique du Roi, ce que ſignifioit ce ſingulier changement d'équipage; celui-ci leur dit, avec un grand ſang-froid, que c'étoit une ancienne étiquette de la Cour de Pruſſe, que des gens de leur rang fuſſent amenés dans un très-bel équipage à l'audience, & remenés de l'audience dans un mauvais fiacre.

J'aurois pu citer ici bien des épigrammes, bien des ſarcaſmes de Fréderic, & je les y aurois placés aſſurément, ſi c'étoit contre moi qu'ils euſſent été lancés, mais il s'en étoit ſervi contre des Princes, des Savans, des grands Seigneurs. Les Princes & les Grands les auroient pu encore ſupporter aſſez volontiers; mais ils auroient nui aux Savans, dont ſouvent l'exiſtence ne dépend que de l'opinion qu'on en a. Il recevoit ſouvent, avec bonté & patience, des réponſes très-hardies; mais il ne pouvoit ſouffrir les prétendus bons mots. Souvent les propos de table étoient toutefois très-piquants & très-plaiſants.

La converſation étant tombée un jour à diner ſur la paſſion, que les Médecins avoient jadis pour étouffer les malades dans leur chambre; le Roi raconta que l'Empereur Léopold, ayant une très-forte fievre, fut enfermé hermétiquement dans ſon appartement, de maniere qu'aucun

rayon de lumiere ne pouvoit y pénétrer ; que ſon Médecin, par la bêtiſe duquel cela ſe faiſoit, arrivant un matin, eut beaucoup de peine à trouver le lit du malade ; qu'après avoir réuſſi enfin, il fut dans un très-grand embarras pour trouver le bras de l'Empereur ; il tatonna le lit, les couvertes de Léopold, avec qui on ne pouvoit parler dans ce moment, vu que c'étoit un homme très-grave. Enfin qu'il crut réuſſir & tenir le bras de Sa Majeſté ; il compta très-gravement & avec la plus grande attention les battemens du pouls. Mais l'Empereur très-ſurpris de cette incroyable mépriſe, en ſortit ſon imbécille Médecin, en lui diſant, très-pathétiquement & très-gravement :

Hoc eſt membrum noſtrum Imperiale, ſacro-cæſareum

L'un des ſarcaſmes les plus piquants qu'il ait jamais dit, fut adreſſé à l'Ambaſſadeur

de France (Monſieur le Marquis de Valori, ſi je ne me trompe,) à l'Opéra de Berlin. Tous les acteurs étoient déja ſur le théâtre, & comme on vouloit lever la toile, elle s'accrocha & ne monta qu'autant qu'il falloit pour ne laiſſer voir que les jambes des acteurs. Monſieur de Valori! Monſieur de Valori! s'écria le Roi depuis ſa loge, en s'adreſſant à celle de l'Ambaſſadeur, voyez-vous là le gouvernement de France, beaucoup de jambes & point de têtes.

Un moulin à vent placé droit au-deſſus de l'Orangerie de Sans-Souci, déplaiſoit beaucoup au Roi; il fit dire au propriétaire, que s'il vouloit le lui céder, il lui feroit un préſent en argent, & lui donneroit trois autres moulins à vent dans un autre emplacement. Le Meunier répondit fort ſéchement, que ſon moulin avoit nourri depuis long-tems, lui & ſes enfans, qu'il y jouiſſoit d'une belle vue, & qu'il vouloit vivre & mourir dans ſon moulin.

Le Roi ſe contenta de cette réponſe, & le Meunier garda ſon moulin. Quelque tems après, Fréderic ſe promenant avec un de ſes favoris dans les jardins de Sans-Souci, dit, en voyant ce moulin, qu'il étoit fâché que ce Meunier ne le lui eût pas voulu céder. Le favori, qui ſavoit combien le Roi aimoit les dorures, eut la hardieſſe de lui répondre : « Votre Majeſté n'a qu'à faire dorer ce moulin ". Le Roi ne lui répondit rien. Mais il rit de bon cœur de la réponſe d'un Architecte Hollandois, à qui il dit un jour, Monſieur, vous êtes un âne ; & lorſque cet âne lui répondit ; il faut bien que je le ſois pour porter tout ce dont Votre Majeſté me charge.

Berlin avoit jadis dans ſon enceinte des prés & des champs, & ſi je ne me trompe, les propriétaires de ces fonds y avoient même le droit de chaſſe. Le Roi dit un jour à Monſieur de la Touche, Ambaſſadeur de France, qu'en comparant les plans

de Berlin à ceux de Paris, il lui ſembloit que cette premiere ville étoit auſſi grande que la ſeconde; l'Ambaſſadeur fit rire le Roi en lui répondant : cela eſt vrai, Votre Majeſté, mais l'on ne moiſſonne pas à Paris.

Fréderic avoit dans Monſieur le Baron de Münchhauſen un excellent Miniſtre d'Etat. J'ai eu le bonheur d'aller voir ſouvent cet homme rare chez lui à Berlin; il joint à une grande pénétration infiniment de ſavoir, une droiture à toute épreuve, & un caractere ferme qui le fit ſouvent contrarier Fréderic; néanmoins Münchhauſen mourut dans le Miniſtere. Le Roi crut une fois que Münchhauſen renvoyoit la donation de l'Abbaye de Kloſterberguen par penchant pour le Piétiſme. Ce ſoupçon étoit très-injuſte, Münchhauſen étoit un homme d'une piété éclairée, mais n'étoit point enthouſiaſte. Le Roi lui fit connoître un jour à table ſon ſoupçon,

& le tourmenta long-tems par des plaiſanteries, auxquelles Münchhauſen répondit ſéchement & fort laconiquement. Le Roi lui dit enfin: Monſieur de Münchhauſen ſeroit-il peut-être Morave? Non, Votre Majeſté, répondit Monſieur de Münchhauſen très-bleſſé, mais je ſuis un homme d'honneur. — Chacun ſait la réponſe épigrammatique de Monſieur Michel, à la queſtion du Roi, pendant la guerre de ſept ans; croyez-vous que le bon Dieu ſoit auſſi votre allié? Malgré cela, Michel fut un des hommes du monde que Fréderic a le plus aimé. Il mangeoit ſouvent pluſieurs ſemaines de ſuite ſeul avec Michel. L'on ſait que peu de tems avant la bataille ſi gagnée à propos à Liegniz, le Roi ſe trouvoit dans le plus grand danger. Il avoit droit devant lui trois armées de Ruſſes & d'Autrichiens. Tout le monde croyoit que l'horrible tragédie, que la moitié de l'Europe jouoit avec Lui, alloit finir. Je tiens de

Monſieur Sulzer, & de Monſieur de Cat, qui, comme lecteurs du Roi, avoient l'entrée libre dans ſa tente, qu'il penſoit déja à faire enclouer ſes canons, & qu'avec autant d'inſtance que Caton en avoit prié ſes amis d'Utique, il preſſa Michel de s'éloigner de lui; Michel qui croyoit décidement tout perdu, brûla tous ſes papiers, mais il ne quitta point Fréderic.

L'anecdote ſuivante mérite d'être citée ici, quoiqu'elle ait été déja imprimée.

Le Roi ayant appris qu'un beau jeune homme, du reſte brave, & Caporal dans ſes Gardes, portoit par vanité une chaîne de montre, à laquelle il avoit attaché, faute de ce meuble, une balle de plomb; il voulut vérifier le fait lui-même, & fit appeller ce caporal ſous quelques prétextes: — A propos, caporal, lui dit-il, il faut que vous ſoyez brave & économe, d'avoir pu épargner aſſez ſur votre ſolde pour vous acheter une montre.

CAPORAL.

LE CAPORAL.

Je me flatte d'être brave, mais ma montre ne signifie pas *grand' chose*.

LE ROI.

(*En tirant de sa poche une montre d'or garnie de brillants*,) Ma Montre indique cinq heures, quelle heure avez-vous à la vôtre ?

LE CAPORAL.

(*En tirant, en tremblant, sa balle de plomb du gousset.*) La mienne ne m'indique ni cinq, ni six heures, mais elle me montre clairement le genre de mort, dont je mourrai un jour pour Votre Majesté.

LE ROI.

Tenez, prenez cette montre, afin que vous voyez aussi chaque jour l'heure à laquelle vous mourrez pour moi.

Certes, il n'y a pas de tête couronnée

qui ne donnât volontiers une montre enrichie de brillants, pour obtenir une réponſe auſſi ſatisfaiſante; quoiqu'il n'eſt perſonne au monde, cependant, qui plus que les têtes couronnées, doive s'obſerver dans les dons, & ne ſe livrer à la libéralité qu'avec prudence & ſageſſe.

L'homme ne dévoile peut-être jamais autant de ſottiſe, d'impertinence & d'inſatiabilité, qu'il n'en apporte dans ſes demandes, dans ſes prétentions, dans ſes ſollicitations, lorſqu'une fois il a appris que des Impératrices, ou des Empereurs, des Reines ou des Rois, ſont faciles à donner & à faire du bien; cette ſottiſe eſt pouſſée en Allemagne plus loin qu'on ne ſauroit le dire, j'ai eu occaſion d'en voir une foule de preuves & d'exemples.

Cependant la bonté du cœur dans un Souverain, eſt toujours la plus reſpectable des qualités, malgré l'abus qu'on en puiſſe faire, malgré la facilité avec laquelle on

l'oublie, lorſque le bienfaiteur Royal approche de ſon tombeau. Il me paroît que, par la crainte qu'on en abuſât, Fréderic le Grand avoit pour principe, de ne jamais laiſſer voir combien il étoit bon. Souvent il renfermoit des années entieres dans ſon cœur les meilleures diſpoſitions à être utile à quelqu'homme de mérite, à l'élever, à le récompenſer; mais il faiſoit ſouvent, & lorſque cet homme s'y attendoit le moins, plus que ce dernier n'avoit lieu d'eſpérer. Il ſavoit auſſi combien un Monarque gagne ſouvent plus par la crainte, que par l'amour. Il connoiſſoit trop le cœur humain, pour ne pas ſavoir encore que cette grande exactitude, ce zele ardent pour ſon ſervice, qu'il exigeoit dans toutes les choſes, ne s'obtenoit pas auſſi facilement par l'amour, ſur lequel on ne peut jamais compter chez tous les hommes, que par la crainte que leur inſpire à tous la force de l'autorité.

Un Miniſtre qui a ſervi nombre d'années Fréderic, & avec lequel il a eu plus de mille conférences, racontoit ſouvent, que quoique le Roi l'eût toujours traité poliment, ne lui eût jamais témoigné le moindre déplaiſir, cependant il s'étoit dit chaque fois qu'il étoit introduit auprès de Sa Majeſté: peut-être aujourd'hui perdrai-je mon emploi, mon honneur, ma fortune. Toutefois le propos le plus redoutable, le plus amer, & le plus dur, qu'aucun des Miniſtres de Fréderic ait jamais eſſuyé de lui, a été celui-ci: *Croyez-vous que j'aie beſoin de vos yeux pour voir?*

Fréderic le Grand a peut-être été l'ami (pluſieurs années de ſuite,) de bien des hommes qui ſe réjouiſſoient de ſa mort.

Pour ceux qui ſuivent & obſervent les mouvemens d'un Etat monarchique, il n'eſt point d'époque peut-être plus intéreſſante que celle où un ſoleil levant en va remplacer un qui ſe couche. Il ſuffiſoit

que l'on apprit à Berlin que le Roi avoit paſſé une bonne nuit, pour voir pâlir une foule de gens du premier rang ; ils trembloient que les teignes ne ſe miſſent dans leurs habits de deuil achetés depuis long-tems ; j'eus lieu de faire encore d'autres obſervations qui, m'offrant les mêmes paſſions & le même eſprit d'intrigue, m'inſpirerent une vive indignation, m'affligerent fortement, d'autant plus, que je voyois apporter dans le même tems à Potſdam les plus nobles procédés, dans une conjoncture auſſi délicate, &, que je ſuis intimément perſuadé, qu'un homme raiſonnable & honnête, qui veut ſe rendre agréable au ſucceſſeur à la couronne, & ſe rendre digne de ſon eſtime, n'y peut mieux réuſſir qu'en ſe ſacrifiant, avec amour & fidélité, pour le Monarque qui eſt encore aſſis ſur le trône. Mais dans toutes les Cours, les têtes des Courtiſans s'agitent, ſe bouleverſent à de telles époques.

La crainte continuelle de l'excluſion, qui les tourmente ſans-ceſſe, les rend ſouvent diſſimulés & traitres ; elle bannit des cœurs, dont les parchemins ne garantiſſent pas les bonnes qualités, la droiture, la vraie grandeur d'ame, la ſolidité dans la façon de penſer & d'agir. L'air de Cour eſt toujours un peu peſtilentiel, il rend les meilleures têtes foibles & ſans énergie : c'eſt là que diſparoiſſent la nobleſſe, dans la façon de penſer & d'agir, & toutes les autres qualités eſtimables ; c'eſt là que la valeur guerriere ſe change en une politique efféminée, & la réſolution la plus décidée en une ſimple velléité ; c'eſt-là que l'homme devient femme ; c'eſt à la Cour enfin que le plus vil ſcélérat parle de probité, de fidélité & d'honneur, vertus qu'il ne peut connoître, parce qu'il n'eſt ſenſible qu'à ſon intérêt & à celui de ſa famille.

De telles ames, ſans énergie, ſans vi-

gueur, ne peuvent que se développer d'une manière basse, foible & timide; elles ont sans cesse le Chef de l'État pour mobile, pour objet de leur attention; dans les plus petites Cours d'Allemagne même, où l'on ne peut ni gagner, ni perdre beaucoup, le courtisan est aujourd'hui un Athée, & demain, croit à Jésus-Christ, à Lavater & au diable. Tout cela lui est fort égal; car il ne pensa, & ne parla jamais que comme son Altesse. Cet esprit de Cour, dont je viens de parler, est cependant quelquefois contraint de céder à l'esprit guerrier, surtout dans les grandes Cours, où il y a toujours de grands intérêts à agiter. Il y a une bien grande distance entre un vieux militaire, d'un courage Spartiate, expert dans son métier, plein de bravoure, de franchise, de fidélité & de probité, & un de ces vers rampants de Cour, êtres dissimulés, pleins de détours, qui ne cachent sous des dehors brillants, que honte, frau-

de, tartufferie, poltronerie & foibleſſe; c'eſt par cette raiſon qu'un Monarque, grand, bon, fidele, ſage, actif, qui aime ſon peuple, qui eſtime ſon armée, & qui ne veut être entouré que de grands hommes, eſt l'épouvantail du Protée de Cour le plus habile. Sous un tel Souverain, le courtiſan le plus ruſé n'exerce qu'avec crainte ſon vil métier; il ne pourra jamais être ni un obſtacle à l'avancement du vrai mérite, ni la cauſe du renvoi d'aucun homme inſtruit & utile. Mais qu'on ſe garde bien de jamais juger d'une Nation entiere, par les ſentimens bas & ignobles de quelques individus mépriſables. Le peuple Brandebourgeois & Pruſſien montra de tout tems, & ſon amour & ſon admiration pour Fréderic le Grand, dans le tems même qu'il ſupportoit, en ſoupirant, de ces charges, dont le Pere & le défenſeur d'un Etat ne peut jamais le délivrer entierement. Lorſque la nouvelle du décès

de Fréderic ſe répandit, tout autre ſentiment fit place à celui d'une affliction ſentie également de tous les ſujets; chacun ne fut occupé qu'à partager la douleur générale. Malgré l'amour des Brandebourgeois pour le nouveau Monarque, malgré le deſir général de l'avoir pour Roi, malgré qu'ils voyent aujourd'hui la douceur & la nobleſſe avec leſquelles Fréderic Guillaume ſecond les gouverne, avec quelle modération, quelle ſageſſe, quelle grandeur, il a dernierement protégé les droits de la Maiſon d'Orange & de ſa ſœur; l'on ne peut s'empêcher d'obſerver, que la triſteſſe, la conſternation, qui ſe manifeſta au convoi funébre de Fréderic le Grand à Potſdam, prouve combien il eſt impoſſible d'oublier un homme véritablement Grand. Ce Monarque, (comme toute grande ame, placée ſur le trône, devrait l'être) fut conſtamment le même, c'eſt-à-dire, toujours également bon. C'eſt cette

dispoſition à la perſévérance, pouſſée trop loin ſur de certains objets, qui l'engagea à conſerver ſes erreurs. De reſpectables Théologiens m'ont ſouvent demandé, ſi au moins dans ſon lit de mort, le Roi n'étoit point rentré dans le ſein de l'Egliſe; s'il ne m'avoit jamais témoigné quelque changement, ou quelque doute ſur ſes principes de Religion; enfin s'il étoit reſté incrédule juſqu'à ſa mort? C'eſt avec peine que, pour me conformer à la vérité, j'ai dû répondre à ces hommes reſpectables, que Fréderic n'avoit cru nullement à l'immortalité de l'ame, & que, juſqu'à ſa mort, il n'avoit pas cru davantage à la Religion chrétienne qu'aux Médecins, & à leur art.

Fréderic a laiſſé aux Berlinois la plus grande liberté ſur leurs opinions, mais cette liberté ne s'étendit jamais juſqu'à la tolérance de l'incrédulité: une façon de penſer très-reſpectable dans le fonds, mais

de cette licence philoſophique pouſſée quelquefois à l'excès, regnoit depuis 1740 ſur les rives de la Sprée. Le Roi vouloit qu'on penſât librement ; en conſéquence, il renonça à ces droits d'autorité, ſur tous les objets à l'égard deſquels l'homme libre ne doit point trouver d'obſtacles ; il prêchoit liberté, & tout dégénera en anarchie d'eſprit, de mœurs & de religion, tant à la Cour qu'à la ville. Malgré cet état des choſes, jamais Fréderic ne témoigna le déſir de rétablir l'ordre, il en réſulta que l'irréligion devint de mode, & le Déiſme du bon ton. Dans le fait, le Roi déſiroit une liberté retenue dans de ſages & juſtes bornes. Mais les hommes, ſoi-diſant *Eclairés* (1), s'oppoſerent à toute eſpece de gêne dans les opinions, & les femmes

(1) On continuera de ſe ſervir de cette expreſſion pour déſigner ces Eſprits forts, qui, dans cette époque, fourmillerent à Berlin, & y formerent même une eſpèce de ſecte dangereuſe pour la raiſon & les mœurs.

Eclairées ne mirent point de frein à leurs penchans & à leurs paſſions ; ſous les yeux même de leurs épouſes, les premiers, & de grand jour, ſe faiſoient amener des filles de joie, ſans y mettre plus de façon, plus de myſtere, que le peuple n'en obſerve à faire chercher une bouteille de vin, ou pour un batz de tabac. Les femmes ſurpaſſerent leurs maris, non-ſeulement pour ſuivre leur propre penchant, mais en grande partie par un effet de la joie & de l'enthouſiaſme qu'elles éprouvoient de voir la *lumiere* répandue à Berlin.

Pluſieurs d'entr'elles, du reſte très-honnêtes femmes, furent infideles à leurs maris, parce qu'elles étoient Déiſtes, c'eſt-à-dire, des femmes très-*Eclairées*. Troquer de femme, faire divorce, devint auſſi commun à Berlin, qu'il le fut dans les tems les plus corrompus de Rome. Des gens du monde des plus *Eclairés* ſe permirent de faire des danſes, dont le coſtume étoit

d'être abſolument nuds ; l'on forma des établiſſemens très-couteux, inouis juſqu'alors, pour faciliter le libertinage aux vieilles douairieres. Des Prédicateurs de Berlin ; (les premiers Prédicateurs de l'Europe) furent hués dans les ſociétés, parce qu'ils vivoient encore dans *l'obſcurité*, c'eſt-à-dire, parce qu'ils croyoient encore à la Religion de Jéſus. Le Déïſme fut prêché juſque dans les chaires de la campagne ; par de jeunes Miniſtres qui y répétoient ce qu'ils avoient appris, comme précepteurs, dans les grandes maiſons de Berlin ; ils ſe moquoient du Conſiſtoire, prêchoient en cadenette, comme des Caporaux Déïſtes. Voilà de la maniere que furent *éclairées* les villes, & peu à peu la campagne. Mais cette prétendue *lumiere* ne fit nulle part de plus grands progrès qu'à Potſdam. Les principes du déïſme, & *ces progrès de la raiſon* y allerent ſi loin que, d'après ce qui m'a été aſſuré par des Officiers de la ſuite du Roi, il

ſe commit, dans les dix dernieres années, à Potſdam ſeul, plus de trois cents ſuicides.

L'on ne doit point attribuer au Roi tous ces déſordres de Berlin & de Potſdam; ce que ſes ſujets vouloient abſolument, & ce qu'il ne pouvoit changer, il lui devenoit impoſſible de s'y oppoſer.

Les Miniſtres de la principauté de Neufchatel ſe diſputoient ſur l'éternité des peines, la plupart de ces Meſſieurs étoient d'avis qu'elles devoient être éternelles; ces derniers ſuppliérent Fréderic de vouloir faire punir ceux qui n'y croyoient pas; il leur répondit: ſi mes ſujets de Neufchatel veulent être damnés éternellement, ils en ſont fort les maîtres. Voilà, ſans doute, comme il penſoit auſſi ſur ces *progrès de la raiſon* à Berlin.

Il falloit que Fréderic Guillaume ſecond vint pour mettre des bornes à de tels excès; il écrivit au Préſident de Seidlitz à Breſlau.: „Moi auſſi, je crains toute gêne

de conſcience, & laiſſe chacun à ſa croyance, mais je ne ſouffrirai jamais que la Religion Chrétienne ſoit écraſée chez moi; que l'on encourage le peuple à mépriſer la Bible; ni qu'on arbore publiquement l'étendart de l'incrédulité, du Deïſme & du Matérialiſme. „ Le Prince héréditaire, fils du Roi régnant, Prince aimable & ſpirituel, a manifeſté & a juré publiquement à Berlin des principes de religion, très-reſpectables & très-judicieux „.

Mais du tems de Fréderic le Grand, il régnoit ſur cet objet le plus grand relâchement; l'on ſait comme il penſoit ſur la religion; il m'a témoigné plus d'une fois adhérer en tout aux principes expoſés dans les *Œuvres du Philoſophe de Sans-Souci*; je ne m'attendois pas qu'il allât plus loin; mais depuis la publication de ſes ouvrages, ſes principes, en fait de religion, avoient encore empirés. Cependant Luchesini avoit fait tout ce qu'il étoit poſſible à un hom-

se commit, dans le ené de l'Ath'
Potsdam seul, pl urpris d'
L'on ne d à Po'
tous ces dé
dam ; ce on avoit p..
ment, f ..ees. Mais il n'admettoit
lui de à l'ordinaire qu'une partie des
J ..ipes reçus par les Deïstes ; il répétoit
c' alors souvent ses anciennes opinions & paroissoit avoir très à cœur qu'on le comprit bien. On pourroit en conclure que, dans ces derniers jours, les opinions de Fréderic sur la religion ont variés, qu'il a balancé à en adopter d'autres ; mais l'on se tromperoit assurément, car je sais, & d'une maniere très-certaine que, malgré que le Roi ait écouté attentivement toutes les objections qu'on lui faisoit sur cette matiere, il resta toujours ferme & inébranlable dans ses sentimens.

Je vais rapporter ici, & en peu de mots, ce qui n'est connu que d'un très-

petit

etit nomb· ·oit consoler le Roi
ic le Gr inspiroit la mort,
·isqu· ·le d'aucune des
r présentent à ce-
·ut-être il ı· l'ame ? Con-
toute inquiétude, représentant
derniers jours. Il étoit ı· souvenir
ceux qui pensoient différemn· grand
& qui même le lui disoient; il fut bon· u'il a
dulgent à l'égard des enthousiastes, fan· qui
ques & fous; il en donna une preuve, peu e
de tems avant sa mort, envers un homme
qui tenta de l'entraîner dans son Eglise.
Parmi les lettres qui venoient d'arriver, &
que le Roi ne faisoit que de remettre à
ses secretaires de Cabinet, il s'en trouva
une qui surprit tellement ceux-ci qu'ils la
remirent en original au Roi; elle n'étoit
pas signée; si elle l'avoit été, Fréderic y
auroit probablement répondu par quel-
que plaisanterie. « L'Auteur, forcé par sa
conscience, représentoit au Roi, très-res-

pectueuſement & par amour pour Lui, combien avoit été incrédule toute ſa vie; qu'il étoit encore tems qu'il s'amendât, & rentrât dans ſon devoir ; mais que comme il étoit déjà ſur le bord de ſon tombeau, il n'avoit point de tems à perdre, s'il ne vouloit pas aller au lieu des grincements de dents, des gémiſſements éternels, & être *roti en enfer* pendant l'éternité infinie. La même ſoirée, le Roi fit préſent de cette lettre à Lucheſini, en lui diſant: *voyez comme on a ſoin de mon ame.*

Le verre à la main, Fréderic plaiſantoit ſouvent ſur la mort. Ses lettres à d'Alembert, dans les tems où ce Philoſophe ſe ſentoit approcher de ſa fin, contiennent des conſolations ſublimes, pleines de la Philoſophie la plus ſtoïque contre la crainte de la ceſſation de notre exiſtence.

Monſieur le Comte Lucheſini me demanda cependant un jour à Potſdam;

comment l'on pourroit conſoler le Roi ſur la crainte que lui inſpiroit la mort, puiſqu'il n'étoit ſuſceptible d'aucune des douces conſolations qui ſe préſentent à celui qui croit à l'immortalité de l'ame ? Conſolez-le, dis-je, en lui repréſentant l'immortalité de ſon nom, le ſouvenir inéfaçable de tout ce qu'il a fait de grand & de ſublime, de tout le bien qu'il a opéré; enfin, en lui retraçant ce bien qui durera encore très-longtems après lui. Le Roi ne craint point la mort, il me l'a dit à moi-même, & je le crois; mais il la hait, la déteſte, il voudroit pouvoir la repouſſer. Laiſſez-lui nier juſqu'à la fin l'immortalité de ſon ame; car ſur cet article, vous ne le convertirez ſûrement pas: mais dites-lui hardiment & ſans ceſſe, qu'il a fait plus qu'aucun Roi avant lui n'a pu faire, dans une ſituation pareille à la ſienne. Que tout ce qu'il a fait, a pris de trop profondes racines, pour ne pas ſe dé-

velopper & proſpérer dans l'avenir le plus avancé. Répétez-lui, dites-lui même, à haute voix, dans ſes derniers moments : *Jamais, jamais l'Aigle de Pruſſe ne ſera renverſé.*

Ame tendre & ſublime, prodige du dix-huitieme ſiécle, à la fois Philoſophe & Héros, Légiſlateur & Conquérant, Monarque dont le nom vivra juſqu'à la fin des ſiécles, de qui déjà aujourd'hui on a dégagé la gloire de tout ce que la jalouſie & la méchanceté avoient (dans l'eſpoir de la ternir) cherché à répandre ſur elle; ton enveloppe terreſtre dépoſée à Potſdam, n'eſt pas la ſeule choſe qui reſte de toi. Placé dans la demeure des immortels, tu es actuellement auprès de ton Marc-Aurele.—Et quoique cet écrit ne ſoit que la plus petite de toutes les fleurs jettée ſur ta tombe, ton nom cependant ſera toujours gravé dans mon cœur, comme le ſon doux & tendre de tes dernieres paroles, *Zimmermann, reſſouvenez-vous du bon vieillard que vous avez vu ici!*

F I N.